

Jean des AURES

LEGENDES



légendes d'Auvergne
(Haut-Livradois)

des Montagnes du Forez
et du Velay

Illustrations de Marcel BROCHET

Michel MARTEL
Imprimeur
45, Rue de Belfort
G I V O R S

Jean des AURES

LÉGENDES



légendes d'Auvergne

(Haut-Livradois)

des Montagnes du Forez

et du Velay

Illustrations de Marcel BROCHET

Michel MARTEL
Imprimeur
45, rue de Belfort
GIVORS



Le Spectre de la Morte

Sur un mamelon dénudé, recouvert de pierres éboulées, se dresse une bien vieille tour branlante, lézardée, que le temps n'a pas encore démolie, mais qui s'effrite chaque jour davantage, comme une personne courbée par l'âge qui, successivement, a perdu ses attraits et ses charmes.

C'est le seul débris encore debout, de ce qui fut jadis un puissant château-fort. Tout autour d'elle, gisent dans la poussière des siècles, donjon, corps de garde, murailles, mâchicoulis, tourelles et remparts. Les oiseaux nocturnes nichent dans ces vieux murs et lorsque la lune promène son disque argenté dans l'azur étoilé, le coassement des grenouilles et le hululement lugubre des hiboux et des chouettes, remplacent, dans le morne silence des nuits, les cris des veilleurs et des sentinelles

d'antan. De noirs sapins, des hêtres au sombre feuillage, des rocs sauvages, ajoutent leur note triste à la mélancolie du paysage.

Cette forteresse était, il y a longtemps de cela, le berceau d'une haute et puissante lignée de seigneurs, rudes et fiers, un peu pillards à l'origine, et toujours prêts à tirer leur pesante épée hors du fourreau. En frappant du pied ce sol jonché de glorieux blocs armoriés, le touriste devine sous ses pas, à la sonorité du terrain, de grandes cavités inconnues et oubliées. Ce sont les souterrains et les caveaux où dorment pour l'Éternité, d'un sommeil que rien ne trouble, les maîtres orgueilleux de ce château, qui, dans les siècles passés, commandaient à toute la région, et dont le nom, maintenant, est à peine connu de quelques personnes. Vanité des Vanités !

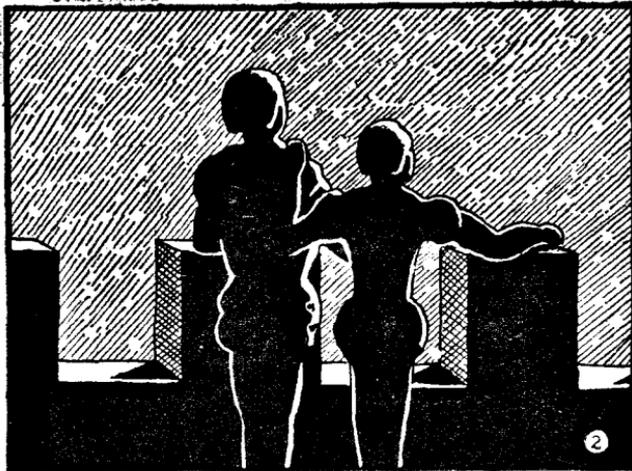
La Comtesse Hébert était née le 2 novembre 13..., fête des morts, et elle trépassa à l'âge de 32 ans, le jour anniversaire de sa naissance. La croyance populaire affirme que toutes les personnes, assez rares, du reste, qui présentent cette particularité, ont le pouvoir de revenir sur la terre à leur gré pendant cinquante ans.

Elle laissait deux enfants, un fils de 13 ans et une fille de 11. Son mari, batailleur, comme tous les seigneurs de l'époque, fut tué dans un combat livré à son voisin, sur les bords d'un petit ruisseau ignoré, appelé l'Andrable. Le frère de son mari, le vicomte Raoul, homme cruel et cupide, se vit confier la tutelle de ses deux neveux.

Comme un point lumineux qui, insensiblement, se rapproche et grandit, jusqu'à éblouir le regard, ainsi, une pensée vague d'abord, puis de plus en plus précise, se fit jour dans l'âme de ce cadet de famille ambitieux, qui ne possédait rien en propre, grâce aux lois qui réglaient les successions nobiliaires. L'occasion était propice de corriger l'injustice du sort, en accaparant cet héritage. Son âme perverse ne reculait pas devant la perspective d'un double meurtre.

En attendant une occasion favorable, il n'est pas d'avaries qu'il ne fit subir à ces pauvres orphelins. Sous prétexte de redresser leur caractère rétif, il les rouait de coups et les privait de nourriture. Pendant de longs jours, il les enfermait dans la tour que nous voyons encore debout.

Mais lorsque leur persécuteur dormait, ils jouissaient de quelques heures de tranquillité. Sur la terrasse de leur prison, ils respiraient



la fraîcheur des beaux soirs d'été en regardant les étoiles que le bon Dieu allumait dans son beau ciel bleu. Elles étaient pour eux des amies et des consolatrices. Parfois une dame blanche qui sem-

blait avoir des ailes, leur apportait des friandises ou les endormait dans ses bras. Il serait trop long de rapporter ici tous les excès dont se rendit coupable cet homme pervers. Citons cependant un fait sur lequel insiste la légende et qui paraît inexplicable.

Furieux de voir que ses mauvais traitements restaient sans effet, le vicomte Raoul donna l'ordre à son intendant, son complice, de ne plus porter de nourriture aux prisonniers. De cette façon, ils mourraient d'inanition sans qu'il eût à tremper ses mains dans leur sang. On répandrait le bruit que ces enfants avaient succombé à une épidémie de mal ardent, maladie terrible très fréquente au moyen âge, comme beaucoup d'autres du même genre. Il fit en même temps condamner la porte qui conduisait au sommet de la tour.

Or, ce laps de temps écoulé, quel ne fut pas l'étonnement du vicomte et de son intendant, de retrouver les deux victimes fraîches et roses, comme si elles avaient abondamment vécu, pendant ces jours de mortelle famine ?

Un mois après, Raoul impatient de se défaire de ses neveux par la violence, méditait dans son lit à colonnes, sur les moyens d'arriver à ses fins. La nuit était sombre, mais moins sombre encore que ses sinistres pensées. C'était l'heure où les mortels fatigués trouvent dans une première torpeur qui les envahit, un apaisement à leurs maux.

Tout à coup une forme blanche sembla se détacher au fond de la vaste chambre, et, de moins en moins imprécise, s'avancer vers son lit. Le spectre, c'en était un, d'une main décharnée, souleva ses voiles et Raoul reconnut sa belle-sœur, pâle, irritée, mais semblable à ce qu'elle était le jour de son trépas. Elle avait même encore les ornements funèbres dont on avait, à cette époque, soin d'orner les cadavres. Il tendit vers elle des bras suppliants et tremblants d'effroi. Le doigt de la morte se dirigeait menaçant vers lui, et, de ses lèvres sortirent ces mots terribles : « Malheur ! Misérable assassin, malheur à toi ! » Comme il reprenait ses sens, ses yeux ne perçurent plus aucune lueur et il n'entendit que la voix des chiens effrayés, qui hurlaient à la mort, dans les ténèbres de la nuit.

Mais au lever du soleil, le vicomte rit de ses scrupules et de ses craintes. Il avait bu un coup de trop sans doute et les fumées du vin capiteux avaient dérangé son cerveau. Est-ce que les morts pouvaient quitter leur tombeau ? « Bah ! on est bien mort, se disait-il, et toutes ces histoires de l'au-delà sont des inventions du clergé, pour soutirer de l'argent aux naïfs. »

On était arrivé à la fête de la Toussaint. Le vicomte et son intendant passèrent ce jour consacré, en orgies. Ils décidèrent, d'un commun accord, d'en finir une bonne fois avec ces incertitudes et ces tergiversations. On ferait monter les enfants sur la tour, sous un prétexte quelconque, et, de là-haut, on les

précipiterait sur les rochers qui hérissent le sol. On mettrait cela sur le compte d'un accident. Cette résolution prise, ils se vautrèrent de nouveau dans l'orgie.

La légende raconte que des serfs et des manants qui passaient, virent le château éclairé d'une infernale lueur, et des démons de feu, qui voltigeaient tout autour, avec des ailes de chauves-souris, tandis qu'une voix lamentable criait dans les bois ces mots : « Malheur ! Malheur ! » répétés par les échos d'alentour.

Le lendemain, le ciel bas, laissait tomber sur la terre de fines gouttelettes de vapeurs condensées. Les nuages se traînaient, bas, sur les ruisseaux, les étangs et les bois. Une sombre tristesse avait envahi la nature mourante et cadrait bien avec la fête des trépassés.

C'était le jour de l'année où ceux qui ne sont plus, sortent de leurs froides demeures, pour venir sur la terre revoir ceux qu'ils ont aimés, les lieux où ils ont vécu et les champs qu'ils arrosèrent de leurs sueurs ou de leur sang.

De chaque point de l'horizon, les cloches tintaient lugubrement le glas des morts et le brouillard étendu sur le paysage, faisait l'effet d'un linceul.

Le vicomte et son âme damnée pénétrèrent dans la tour où gémissaient les enfants. Ils se firent gracieux et mielleux, et les engagèrent à monter sur la plate-forme, afin de contempler le spectacle bizarre de la mer de vapeurs, blanches et floconneuses. Arrivés au sommet, comme les orphelins se penchaient avidement par les échancrures des créneaux, ils les saisirent rapidement et les lancèrent dans le vide...

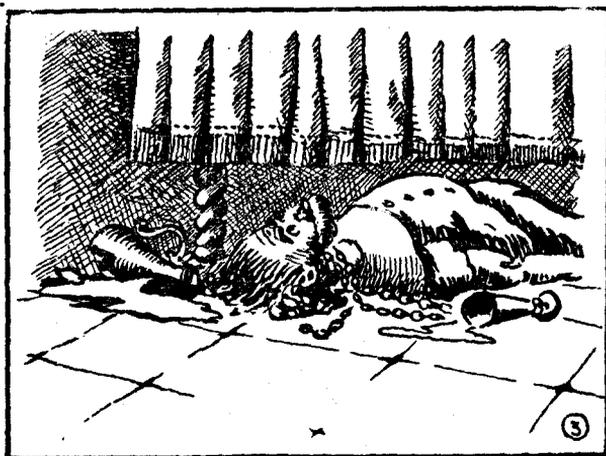
Les deux bandits, pâles d'effroi et redoutant de se retrouver seuls avec leur conscience, résolurent de ne pas se quitter et de passer la nuit à boire, pour oublier leur forfait. Après un copieux repas, ils se mirent à vider de nombreuses coupes, mais l'enivrante liqueur les rendait plus tristes et plus soucieux. A

maintes reprises, ils crurent apercevoir, flottant dans la pénombre de la vaste salle, un effrayant fantôme qui les fixait de ses yeux enflammés.

Les armures des preux chevaliers, adossées contre le mur, semblaient remuer et se déplacer comme si ceux qui les avaient jadis endossées fussent revenus de l'autre monde pour guerroyer encore. L'air paraissait rempli d'êtres invisibles. De longs soupirs, venant ils ne savaient d'où, troublaient le lugubre silence. De sinistres frôlements s'entendaient sur les parois des murailles et les remplissaient d'effroi.

Lorsque la dernière minute de cette triste journée sonna enfin, une partie de la boiserie tourna sur elle-même et, terrible et l'œil en feu, la comtesse parut...

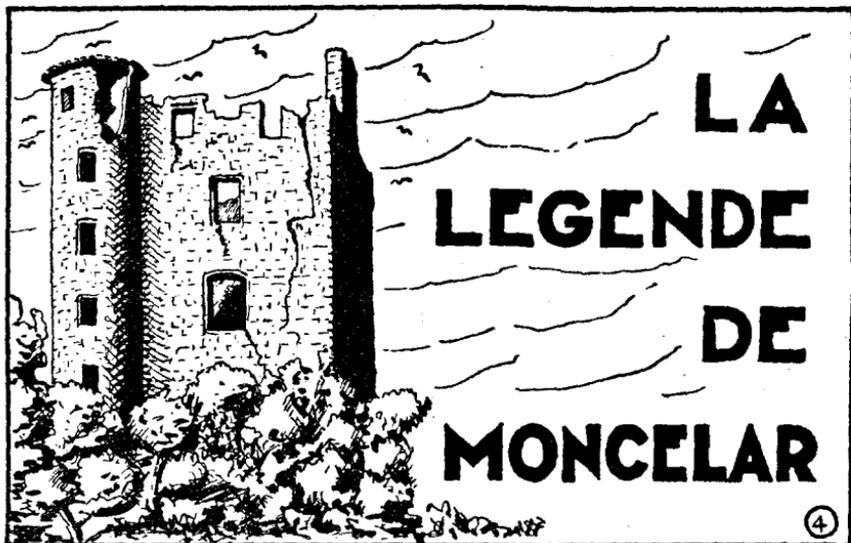
Le lendemain les serviteurs, qui détestaient le vicomte et déploraient tout bas ses rigueurs, trouvèrent dans les appartements qu'ils occupaient jadis les deux enfants, leurs maîtres, sains et saufs et bien portants.



Quant au vicomte et à son acolyte, ils furent découverts dans la salle du festin, morts, étranglés, les yeux hors des orbi-

tes et la langue pendante. Ils avaient, chose singulière, le cou serré, l'un avec des cheveux de femme et l'autre avec une chaîne d'or. Tout le monde reconnut avec épouvante les cheveux bruns de la comtesse et la chaîne d'or qu'on avait mise avec elle dans son cercueil.





Lorsque le voyageur visitant la partie de l'Auvergne qui confine au Forez, après avoir franchi les petites collines qui coupent le pays de ravins et de hauteurs, débouche dans la vallée où coule l'Ance, la première chose qui frappe son regard est le château en ruines de Moncelar. Ce n'est point sur les sommets que l'œil avide peut le découvrir, mais bien au milieu de cette vallée dont nous parlons. Bâti sur les bords de l'Ance qui l'entoure de trois côtés, il offre encore à la vue des ruines imposantes. A deux ou trois kilomètres de là se montre, sur le flanc d'un coteau, le bourg de Saillant. Un peu plus loin, quelques pans de mur et une ferme qui conserve encore des restes de sculpture, témoignent seuls de l'existence du château de Bostfranchet, jadis demeure élégante et forte de la famille de ce nom. Pendant la belle saison, le site est ravissant. Partout de petits ruisseaux murmurant au fond des prairies verdoyantes, apportent à la rivière le tribut de leurs eaux claires et limpides. De grands bois de sapins et de hêtres couronnent les hauteurs que domine comme un géant le pic de Jametton. Moncelar, Saillant, La Garde, La Valette, Recuyer, La Foléa, et d'autres

petites localités qu'il serait trop long d'énumérer ici, se cachent dans ce nid de verdure. Mais lorsque l'hiver fait sentir sa morsure, la neige, tombant avec abondance couvre tout ce décor de son blanc manteau. Pendant de longs mois sévit un froid vif et terrible, et la vie semble avoir abandonné ces lieux jadis si enchanteurs. L'on n'entend plus dans les grands bois que le sifflement du vent et le hurlement des loups, tandis que tremblotants au coin de leur feu, les habitants cherchent à se garantir des rigueurs de l'hiver.

Au moment où commence ce récit, nous sommes à la fin du moyen âge. Moncelar lance fièrement vers le ciel ses tours fortifiées et son donjon imprenable. Au loin étincellent les toits de Bostfranchet. Ennemis bien des fois, Moncelar et Bostfranchet ont souvent dans des querelles de voisinage, rougi du sang de leurs partisans les terres qui les séparent, et bien souvent l'Ance a roulé dans ses flots les cadavres des soldats ennemis réunis dans la mort.

Le vieux comte de Moncelar, retiré dans son donjon féodal, attendait patiemment la fin de ses jours, après une vie de rudes combats et de longues chevauchées. Mais, le vieux chêne avait poussé un rameau vigoureux, et Guy de Moncelar, âgé à cette époque, de vingt ans, laissait prévoir qu'il serait en tous points le digne fils de son père. Ce dernier ne voulait pas aller dormir avec ses aïeux, dans le tombeau familial, sans avoir assuré par un mariage avantageux l'avenir de sa race. C'est pourquoi, un héraut fut envoyé en grande pompe vers le seigneur de Bostfranchet pour demander la main de noble et puissante damoiselle Aloyse de Bostfranchet pour le fils du comte de Moncelar. Cette union réunissait les deux plus belles fortunes de la région et mettait un terme aux rivalités séculaires des Moncelar et des Bostfranchet.

Hélas ! Il y avait un revers à cette brillante médaille ! Damoiselle Aloyse était laide, plus que laide, affreusement bossue, et de plus, elle louchait atrocement. Mais cela importait peu à nos seigneurs moyenâgeux, et l'amour, la grâce et la beauté

étaient marchandises négligeables dans la balance des intérêts ! Jamais damoiselle Aloyse n'avait franchi le seuil du château paternel.

Au jour fixé pour la cérémonie, un héraut d'armes avait averti, à son de trompe, les habitants de Saillant. Par ordre de

Mgr de Bostfranchet et de Mgr le comte de Moncelar, vilains et manants devaient rester enfermés dans leurs demeures closes pendant que défilerait le cortège nuptial, et cela sous peine de mort.



Un savetier eut seul l'étrange fantaisie de repâtrer ses yeux de ce spectacle. Peut-être n'avait-il pas compris l'ordre donné par le héraut d'armes, peut-être espérait-il ne pas être aperçu ?

A côté de son échoppe, placée tout près de l'église s'élevait un tilleul au tronc élancé. Notre imprudent se blottit derrière cet abri naturel. Hélas ! mal lui en prit, car aussitôt découvert par les gens d'armes du seigneur de Bostfranchet, il fut immédiatement appréhendé et pendu sans rémission, malgré ses supplications, à l'arbre qui si souvent lui avait prêté l'abri de son ombre bienfaisante.

Tel fut le seul incident qui marqua le mariage de Guy de Moncelar et de damoiselle Aloyse de Bostfranchet, incident sans grande importance, car c'était alors si peu de chose, que la mort d'un manant !

Quatre ans après ces événements, la sombre fatalité vint appesentir sa main sur le château de Moncelar. D'abord, le vieux comte fut un jour trouvé mort sur les bords de l'Ance où il aimait à promener ses rêveries. Il avait succombé à une attaque d'apoplexie. Cette mort néanmoins ne laissa pas de trop grandes douleurs après elle. Le comte était arrivé à un âge où l'on envisage cette éventualité comme toute naturelle et après de somptueuses funérailles, le château reprit son air habituel.

Le bonheur régnait quand même au château de Moncelar. Si sa femme, bossue et contrefaite, n'avait procuré à Guy de Moncelar que des satisfactions bien négatives, elle lui avait, du moins, donné deux fils superbes que le jeune comte contemplait avec amour. Gontran, l'aîné, le seul dont nous parlerons ici, était tout le portrait de son père et promettait d'être un jour un chevalier accompli. Brun, avec des yeux vifs, il attirait par sa grâce et son sourire.

Un jour que Guy de Moncelar était allé prêter main forte au baron de Viverols, pour châtier ses vassaux révoltés, un étranger pénétra furtivement dans le château de Moncelar, avec la connivence sans doute d'un domestique ou d'un garde. Comment s'y prit-il ? Peu importe, mais au matin, lorsque la femme chargée du soin des enfants, pénétra dans leur chambre, le jeune Gontran avait disparu. Nous renonçons à peindre la douleur des parents ! En vain fouilla-t-on les moindres recoins des environs, en vain offrit-on de royales récompenses à celui qui ramènerait l'enfant, personne ne se présenta, et jamais l'on ne put savoir ce qu'était devenu ce petit être à qui souriait l'avenir et sur la tête duquel on fondait tant d'espérances !

Quelques années après, minée par le chagrin, et d'ailleurs d'une constitution débile, la pauvre mère s'éteignit, et quitta à son tour cette vallée de larmes où, malgré ses titres et ses richesses, la vie avait été pour elle si amère, et la destinée si ingrate ! Le jeune comte, resté seul, confia son fils à des mains

fidèles et partit rejoindre l'armée pour oublier dans la vie des camps la voix de la douleur.

Seize ans s'étaient écoulés, depuis l'enlèvement du jeune Gontran, et le comte de Moncelar, revenu dans son château, ne pouvait oublier son enfant disparu, tout en surveillant avec amour l'éducation de son plus jeune fils, bel adolescent, seul espoir de sa race. Ses vassaux non plus ne l'avaient pas oublié, et souvent, pendant les longues veillées d'hiver, ces événements faisaient l'objet de maintes conversations.

Bientôt se répandit dans le pays un bruit étrange qui mit à son comble la terreur des habitants. Un brigand fameux, les uns le disaient d'âge mûr, les autres jeune, ravageait la région, arrêtant les voyageurs, pillant les fermes et les églises, brûlant les moissons. Cette rumeur, d'abord vague, fit bientôt place à la triste réalité. Tout récemment, les moines de La Garde, hameau situé au-dessous de Jametton, avaient vu leur couvent incendié et deux des leurs avaient péri dans le sac de leur monastère. A la tête de

cette bande armée, marchait un chef jeune encore, et masqué, que suivait partout un homme d'un certain âge. Quelques jours plus tard on apprit que le jeune fils du seigneur de Saint-Anthème, surpris à la chasse, avait failli périr victime de ces brigands.

Ce chef redouté semblait avoir le don d'ubiquité, car pas de jour ne se passait sans que l'on n'apprit quelque nouvel exploit. Saillant, Saint-Anthème, Viverols, Eglisoles, Saint-Romain et les



environs de Moncelar semblaient plus spécialement destinés à **subir ses rapines** et ses déprédations. Il avait même failli s'emparer du château d'Usson, dans le Forez. Déjà après avoir **détruit le pont Pognet** et mis à sac la chapelle de Notre-Dame de Chambriac, il avait pu pénétrer dans la première enceinte et piller la chapelle de Saint-Barthélemy. Il n'avait été repoussé que grâce à l'énergie d'un hobereau campagnard au service des comtes de la Roue, seigneurs du lieu. Ce hobereau qui portait le sobriquet d'Ami-Vert ou de Vert-Ami, avait poursuivi les pillards jusque dans les bois d'Ecorche-Vache, où il avait perdu leurs traces. Le Chevalier d'Apinac avait vu ses fermiers massacrés et ses métairies incendiées. Ce chef de brigands, hardi et courageux, surnommé l'Ipazou, s'attaquait de préférence à tout ce qui touchait de près ou de loin à la noblesse ou au clergé. Son audace ne connaissait pas de bornes, et souvent, en plein jour, il fondait sur ses victimes comme l'aigle du haut de son aire fond sur sa proie.

Tant de crimes ne pouvaient rester impunis. De toute part, les seigneurs s'organisèrent pour arrêter ces déprédations et s'emparer de ce personnage mystérieux et néfaste. Mais c'était en vain que soudards et archers s'acharnaient à sa poursuite. Cet être extraordinaire semblait glisser entre leurs mains. On désespérait déjà de pouvoir s'emparer de lui lorsque un jour le comte de Bostfranchet fut averti qu'un homme à l'aspect rude et sauvage insistait pour lui parler. Il donna l'ordre de l'introduire, et, quelle ne fut pas sa surprise, lorsque cet individu lui proposa de lui livrer sans coup férir, cet Ipazou, terreur de la contrée. — Tu le hais donc bien ? interrogea le comte de Bostfranchet. — J'ai mes raisons pour le livrer, répondit laconiquement cet étrange visiteur. — Comment nous le livreras-tu ? — Je connais le lieu où il dort toujours seul de peur d'une trahison de ses complices. Donnez-moi quelques hommes résolus et je vous mènerai vers sa cachette où vous pourrez vous emparer de lui. — Que désires-tu pour ta récompense ? — Je ne demande qu'une chose, c'est qu'il soit pendu. — Prends garde si tu nous tends un piège. — Ma vie vous garantira de ma sincérité. Je ne crains rien.

Le même soir, sur le coup de dix heures, alors que seuls hurlaient dans la nuit les chiens à moitié loups, une vingtaine de soldats traversaient furtivement les campagnes. Ils arrivèrent à La Foléa, puis atteignirent La Valette qui se blottit frileusement au pied de Jametton. Obliquant à gauche, ils gravirent un terrain gazonné et marécageux et entrèrent sous bois. Ce fut pendant une heure une ascension pénible au milieu des hêtres et des sapins, leurs pas étaient amortis par les feuilles et les aiguilles tombées des arbres. Après s'être dirigés pendant quelque temps dans la direction de La Chaulme, petite localité sans grande importance, ils tournèrent à droite et après une demi-heure de marche silencieuse et lassante, le singulier guide mettant un doigt sur la bouche, leur fit signe d'avancer avec précaution vers un amoncellement de rochers à portée d'arqubuse. — Cachez-vous, dit-il. Je vais appeler celui que nous cherchons par le signal convenu entre nous et quand il apparaîtra, emparez-vous de lui. Il modula ensuite avec les lèvres un sifflement lent entrecoupé de repos. Bientôt, sans défiance, apparut celui qu'on avait si longtemps cherché. — « Est-ce toi, père ? dit-il ». Mais la parole expira sur ses lèvres. Dix bras robustes, en un clin d'œil, l'avaient saisi, garrotté et réduit à l'impuissance. — « Traître, dit-il, double traître, sois maudit, toi qui me livres après m'avoir servi de père ! » Ce fut tout. Il se renferma ensuite dans un silence farouche. Il fut écroulé sous triple verrou dans les prisons de Bostfranchet et comme il ne nia pas ses crimes, il ne subit pas la question et fut condamné à être pendu.

Cependant le grand jour était arrivé où l'on devait brancher celui qui, pendant de si longs jours avait semé la terreur dans ces paisibles campagnes. On respirait, maintenant que l'on tenait ce terrible Ipazou. Il est vrai que sa bande n'avait pu être capturée, mais l'on espérait que, privée de son chef, elle ne tarderait pas à être prise ou dispersée. Comme l'on voulait donner plus de publicité à cette exécution il fut décidé que l'Ipazou serait pendu à la maîtresse branche du tilleul qui se trouvait près de l'église de Saillant, dépendance de Bostfranchet.

Bientôt arrivèrent seigneurs, archers, gens d'armes, vilains et manants, qui venaient voir passer de vie à trépas le brigand si redouté.

Au premier rang se tenaient les comtes de Bostfranchet et de Moncelar, puis, à côté d'eux, le comte de la Roue, flanqué de son fidèle Vert-Ami, le baron de Viverols, le vicomte de Saint-Anthème, le chevalier Flachat d'Apinac, les seigneurs de Montarcher, de Rochebaron, de Recuyer et autres gentilshommes de moindre importance. Derrière eux les archers et gens d'armes et enfin, la foule taillable et corvéable à merci des vilains et manants

Tout à coup le silence se fit, solennel et sinistre. A l'extrémité de la place



apparaissait le bourreau, et, derrière lui, entre les soldats, l'Ipazou, pâle, mais calme, regardant d'un air de suprême dédain cette foule qui venait se repaître de sa mort. Ses traits étaient nobles et réguliers. Il pouvait avoir vingt-deux ans peut-être, et n'était l'énormité de ses crimes, on eût été tenté de le plaindre. Vainement, un moine lui avait parlé de Dieu et tenté de sauver cette âme pécheresse. Il avait répondu qu'il n'avait pas besoin de prêtre pour aller au diable.

Les préparatifs ne furent pas longs. Avec beaucoup de bonne volonté, il se laissa passer la corde au cou, et bientôt on vit se balancer à la maîtresse branche de l'arbre celui dont jadis on ne prononçait pas le nom sans se signer.

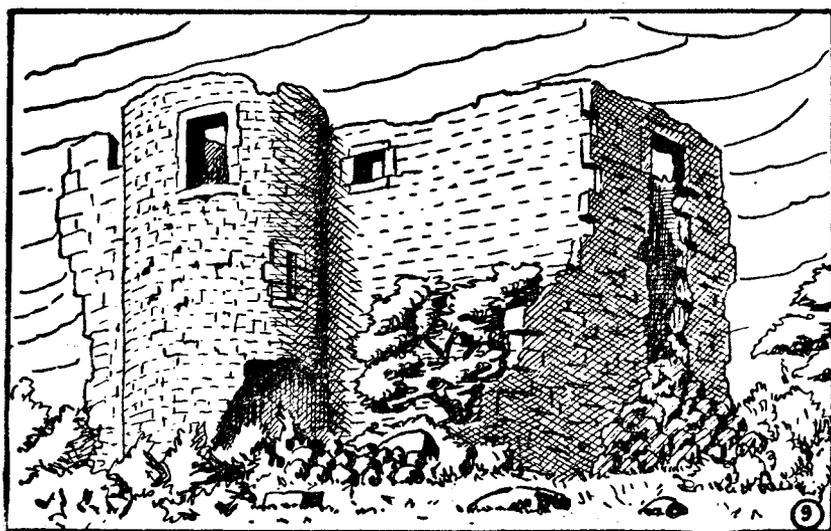
Alors, pendant que le corps du supplicié se convulsait dans les derniers spasmes de l'agonie, l'homme qui l'avait livré se présenta devant les seigneurs étonnés : — Je vois ce que tu veux, lui dit d'un air méprisant le comte de Moncelar, tu viens réclamer le prix du sang, tu viens chercher ta récompense ? — « Ma récompense, répondit l'homme, je viens de la recevoir ! Mais veuillez m'écouter un instant, comtes de Moncelar et de Bostfranchet, et vous aussi, nobles seigneurs. Savez-vous qui je suis ? Non, peut vous importe, sans doute ? Je suis le fils de ce savetier pendu à ce même arbre le jour des noces du comte de Moncelar. Regardez maintenant cet homme que vous nommiez l'Ipazou et qui se balance à cette même branche où fut pendu mon père ! C'est moi qui l'ai nourri et élevé. J'ai mis dans son



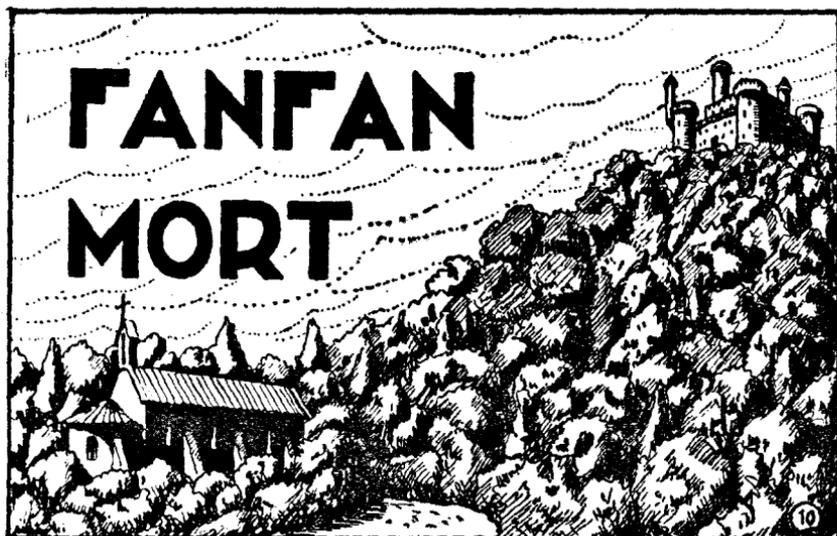
âme toute la haine des démons et tous les mauvais penchants qui en ont fait un monstre ! Allons Moncelar, allons Bostfranchet, approchez-vous un peu, regardez à son bras droit la marque qu'il apporta en naissant ! Eh bien ! tu pâlis ? reconnais donc ton fils, Moncelar, ton petit-fils, Bostfranchet !! ».

Et, pendant que la foule s'empressait auprès du comte de Moncelar qui venait de perdre connaissance, l'homme disparut en criant : « Oh ! mon père, tu es enfin vengé ! ». On ne le revit plus.

Telle est la légende de Moncelar que j'ai recueillie sous le vieux tilleul, maintenant plusieurs fois centenaire.



Ruines du vieux Château de Bostfranchet



(Légende dédiée aux Maman)

Sur le flanc de la colline qui vient mourir doucement au bord de la prairie, s'élève l'antique chapelle de Notre-Dame de Chambriac. A ses pieds murmure l'humble ruisseau de Champdieu aux eaux claires et limpides, folâtrant capricieusement au milieu des bruyères et des verts gazons, tandis qu'à l'horizon, les arbres de la forêt, balancent mélancoliquement au gré des vents, leur tête majestueuse et fière. Lieu de calme et de rêverie ! Paysage d'une grâce exquise, et non dépourvu de grandeur !

Construite au douzième siècle, cette petite chapelle a bravé l'injure du temps et vu s'agenouiller sur ses dalles de pierre, de nombreuses générations de croyants. A cette époque, les grands bois s'avançaient jusqu'au pied du château-fort qui la domine au nord. La tradition rapporte que les habitants, intrigués de voir briller chaque soir une vive lumière à la place qu'occupe actuellement ce petit sanctuaire, voulurent en connaître la cause et trouvèrent sous un genêt fleuri, une statue de la Vierge. Rapportée processionnellement à l'église du village, le lendemain elle avait disparu ; mais, le soir venu, la lumière brilla de

nouveau. Quel ne fut pas l'étonnement de ces braves campagnards, en retrouvant la statue sous le même genêt. On comprit enfin que la Vierge témoignait par là son désir d'avoir une chapelle en cet endroit.

Une statue moderne domine la porte d'entrée et, à l'autre extrémité, un petit « clocheton » de pierre supporte, entre ses deux montants à jour, la vieille cloche qui depuis de si longues années, à l'aurore, à midi et au déclin du jour, éveille l'écho des bois et rappelle aux chrétiens l'apparition de l'Ange à la Mère de Dieu. Dans le chœur, du plus pur style roman, trône en une niche de pierre l'antique statue couverte de riches étoffes et de bijoux, car Notre-Dame de Chambriac, du même modèle que les Vierges de Fourvière et du Puy, est comme elles, une Vierge miraculeuse. C'est en souvenir de ses pérégrinations lointaines, que chaque année, le 15 août, clergé et fidèles viennent en procession chercher dès le matin l'image vénérée, pour la ramener le soir avec le même cérémonial.

De nos jours, la chapelle de Chambriac ne voit plus accourir une foule de suppliants aussi nombreux qu'au temps passé. Il n'en était pas ainsi au XIV^e siècle, époque où se passe la légende que je vais raconter.

En ces temps de foi vive, les peuples tournaient vers Dieu leurs regards dans toutes les circonstances de la vie. Aussi, avec quelle vénération grands seigneurs, serfs et manants, fréquentaient-ils cette rustique chapelle qui comptait déjà près de deux siècles d'existence !

Au-dessous de l'image miraculeuse, une autre statue de la Vierge, de grandeur naturelle, attirait tous les regards. Quel sculpteur de génie, quel artiste inconnu, avait su fixer dans le bois son rêve d'idéal et de poésie ?

La Vierge sous les traits d'une femme du peuple simplement mise, contemplait avec amour le divin poupon qui reposait sur ses deux bras tendus. Elle inclinait légèrement la tête, et, sur ses lèvres brillait un ineffable sourire. Sa ravissante figure était empreinte d'une bonté si grande, que l'on ne pouvait la

contempler sans être délicieusement ému. C'était bien ainsi que l'humble épouse d'artisan devait jadis à Nazareth, bercer l'Enfant-Dieu.

Dans leur touchante familiarité, les habitants de la contrée l'appelaient la Bonne Mère, et la Bonne Mère méritait bien son nom, car si elle était aimée de tous, elle était plus particulièrement la confidente des mères de famille qu'enhardissait son doux sourire. Sans cesse, elles venaient confier à son cœur leurs misères, misères de femmes, misères d'épouses, misères de mères. En toutes occasions, elles accouraient auprès d'Elle, et sans grandes phrases, comme le leur dictait leur cœur naïf, elles lui exposaient leurs désirs et leurs prières. N'était-elle pas femme et mère comme elles ? Et la plupart s'en allaient exaucées ou tout au moins réconfortées.

Aussi, avec quel amour et quel empressement, lorsque le



calendrier ramenait une des nombreuses fêtes de la Vierge, ces âmes aimantes et croyantes accouraient-elles, la veille, à la chapelle vénérée. Les unes ornaient la vieille statue miraculeuse, les autres tressaient des couronnes pour la Bonne Mère, tandis que d'autres enfin, prenant sur leurs genoux le divin Pouponné, le revêtaient de brillants atours, pendant que leurs petits enfants lui présentaient leurs rustiques jouets, et conversaient naïvement avec lui,

comme avec un frère, en ce langage qui n'est encore qu'un gazouillement, et que comprennent seuls les mamans et les anges.

Bien souvent, la jeune châtelaine, emmenant avec elle son petit enfant, adorable bambin de deux ans, parcourait le sentier bordé de genêts d'or et de myrtilles qui conduisait à la chapelle. Et là, dévotement agenouillée, elle demandait à la Bonne Mère sa douce protection, pour son époux et son fils, sa joie et son amour.

Elle comptait à peine vingt-trois printemps, et jusqu'à ce jour, la vie n'avait eu pour elle que des joies et des sourires. Sur son visage angélique resplendissaient toutes les qualités de son âme, et, elle était bonne autant que belle. Jamais un malheureux ne l'avait implorée en vain, et son cœur charitable s'ingéniait à découvrir les misères et à les soulager. Généreuse sans affectation et pieuse sans ostentation, elle croyait en Dieu parce qu'elle était heureuse, et, elle était heureuse parce qu'elle croyait en Dieu. Une mère ne saurait être incrédule. Ne suffit-il pas qu'elle voie sourire son enfant, pour être convaincue d'une félicité suprême.

Adulée de son époux, et mère d'un petit être adorable, n'était-elle pas la plus heureuse des femmes? Serviteurs et vassaux se fussent jetés au feu pour leur jeune châtelaine. Soit qu'elle visitât la petite bourgade qui se groupait peureusement auprès des murs du château, soit qu'elle dirigeât ses promenades vers la campagne pittoresque et riante que dominait au loin le pic de Jametton à la chevelure de hêtres et de sapins, de tous ces cœurs rustiques et dévoués, s'élevait un hymne de bénédictions pour la Bonne Dame. Il semblait donc que jamais le malheur ne dût l'effleurer de son aile.

Hélas! Aussi bien celui qui s'assied sur les marches d'un trône que le serf courbé sur le sillon aride, aussi bien le riche qui possède toutes les joies de la terre, que le pauvre qui ne sait le matin où trouver le pain quotidien, nul n'est à l'abri de ses atteintes.

Un mal qui frappe les enfants avec la rapidité de la foudre, terrassa en un seul jour le jeune fils de la châtelaine. La veille encore, il était plein de vie et de santé, et le lendemain il reposait inerte et glacé dans son berceau, tel un lys arraché par le

soc de la charrue. A peine avait-il appris à sourire à sa mère qu'il n'était déjà plus !

La consternation fut grande parmi les vassaux, mais nulle plume ne saurait décrire la douleur des parents, frappés dans leur unique enfant, leur joie et leur orgueil, cette tête si chère, sur laquelle reposaient tant d'espérances, maintenant déçues.

Oh ! qu'il tient une grande place, ce petit être faible et fragile ! Que faut-il pour plonger dans la joie, le vieillard à cheveux blancs, l'homme fait et la jeune femme penchés sur un berceau ? Deux ou trois syllabes à peine formées et que personne n'a comprises, et les voilà tous transportés d'allégresse, de l'aïeul à la jeune mère. Son doux sourire est comme le rayon de soleil, qui réjouit, réchauffe et vivifie, et lorsque l'enfant n'est plus qu'une petite chose inerte et lamentable, il semble avoir emporté avec lui le bonheur, la joie et la lumière !

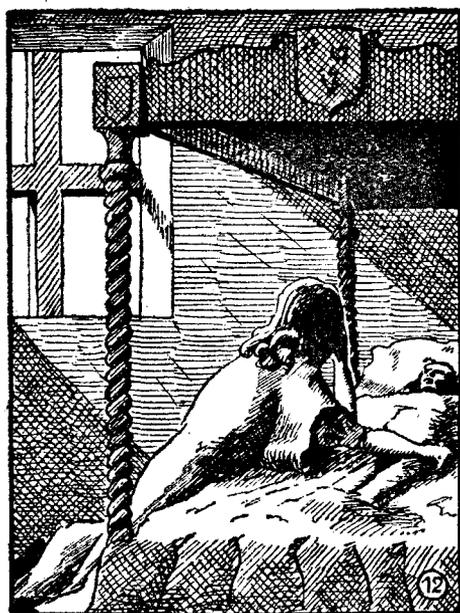
Les cloches du village qui deux ans auparavant égrenaient dans les airs leurs carillons de joie, sonnaient maintenant d'une façon lugubre le glas des enfants morts, et chaque son résonnait douloureusement au fond des cœurs ! Triste mélodie ! Trois notes lentement tintées, deux sur le même ton et la troisième sur un ton plus bas. Depuis un temps immémorial, les habitants de ces campagnes, psalmodiaient sur cet air funèbre et dans leur rude idiome, une vieille complainte que nous pourrions traduire ainsi :

Fanfan mort
 L'Enfant est mort
 Qui est mort ?
 Jean des Horts : (Des Jardins)
 Qui le pleure ?
 La Grenouille.
 Qui le berce ?
 Le Crapaud.
 Qui le chante ?
 Le Pinson, etc...

Du haut du clocher paroissial, ce chant de mort descendait lentement sur les campagnes en deuil, et le petit campanile de

Notre-Dame de Chambriac joignait sa voix argentine à ce lugubre concert que l'écho des bois et des collines répétait à son tour. Les genêts fleuris et les moissons dorées s'inclinaient doucement sous le souffle de la brise, comme pour saluer celui qui n'était plus, et la fleurette qui penchait sa corolle d'azur sur le miroir des eaux redisait aux infiniment petits la plaintive complainte. Et la nature entière semblait murmurer : Fanfan mort !

Pendant ce temps, la mère désolée, sanglotait auprès du berceau désormais silencieux. Comme Rachel pleurant ses fils



dans Rama, elle ne voulait pas être consolée, parce que son enfant n'était plus. Sa douleur était navrante. Vainement on avait voulu l'arracher à ce poignant spectacle. Elle avait supplié qu'on la laissât pendant ces quelques heures avec celui qu'elle ne reverrait plus, et nul n'avait eu la cruauté de lui désobéir.

Parfois par les fenêtres à meneaux, un rayon de soleil caressait doucement les boucles soyeuses du poupon endormi pour toujours : alors, la pauvre mère pressait son enfant

dans ses bras et le couvrait de caresses folles, espérant le ranimer par la chaleur de ses baisers, puis voyant ses efforts inutiles, elle appuyait tristement son front endolori sur le rebord de la funèbre couche. C'était un désespoir sans borne et parfois des cris déchirants, pareils aux rugissements d'une lionne à qui l'on a ravi ses petits.

Le soleil avait disparu à l'horizon, et peu à peu la nuit étendait son voile sur les monts et la plaine. La cloche tintait

ses dernières notes. La malheureuse châtelaine terrassée par la douleur et la fatigue sommeillait péniblement, trêve de quelques instants accordée à ses souffrances. Son époux et ses serviteurs s'étaient retirés en silence, respectant son repos, lorsque tout à coup elle se réveilla, illuminée par une pensée soudaine. Un air de grave résolution brillait dans son regard. Comme un larron qui craint d'être surpris, elle inspecta l'appartement, prêtant l'oreille, écoutant aux portes. Revenant ensuite près du berceau, elle s'enveloppa d'un grand manteau, et prenant son enfant dans ses bras, s'enfuit dans la nuit. En ces jours de deuil, la garde du château s'était relâchée. Par une porte dérobée, elle gagna la campagne, accrochant ses vêtements aux ronces du chemin et s'égarant dans les « sucés » rocailleux. Cette femme si faible a tout à coup acquis des forces qui lui font surmonter la fatigue et la crainte.

La nuit était sombre, et seuls dans le silence des ténèbres, les chiens des hameaux voisins hurlaient à la mort. Mais, insensible aux choses extérieures, elle allait toujours, poussée par ce sentiment maternel plus fort que tout et que rien n'arrête. C'est vers la chapelle de Notre-Dame de Chambriac qu'elle dirigeait ses pas, et bientôt elle aperçut la lumière des lampes qui jour et nuit brûlaient devant la statue de la Vierge.

Pâle et défigurée, elle vint s'affaisser aux pieds de celle qu'elle avait si souvent implorée : « Oh ! Bonne Mère, dit-elle, en sanglotant, mon fils est mort ! Je ne verrai plus son gracieux sourire. Je n'entendrai plus son babil si cher à mon cœur et jamais mes yeux ne contempleront plus ses yeux si limpides et si beaux ! Je ne sentirai plus autour de mon cou ses bras délicats, ni sur mes joues la chaleur de ses baisers si doux et si tendres ! Voyez, comme il était mignon. Seule je comprenais son naïf langage. C'était la joie de nos jours, et toute notre espérance. Tous nous étions à ses pieds. Oh ! vous, si bonne et si compatissante, voyez ma douleur ! Seule vous pouvez comprendre la souffrance d'une mère qui n'a plus qu'un cadavre à presser sur son cœur ! Pourquoi avez-vous laissé se faner cette petite fleur que je cultivais avec tant d'amour ? Vierge toute puissante, Madone si bonne rendez-moi mon enfant. C'était toute ma vie ! »

Elle s'arrêta suffoquée par l'émotion et par les larmes. Nul bruit dans cette nuit sinistre. Les lampes du sanctuaire jetaient une clarté blafarde sur ce funèbre tableau, et seul, le vent pleurait dans les arbres.

Des lèvres de l'infortunée s'échappait ce continuel refrain : « Rendez-moi mon fils, rendez-moi mon enfant ! » Et le pauvre petit dormait toujours le sommeil de la mort !

Partagée entre l'espérance et le désespoir, elle sentait ses forces l'abandonner et la folie envahir son cerveau. Tour à tour ses regards attristés se portaient sur la Bonne Mère et sur son enfant, et de ses lèvres s'échappait la même prière de plus en plus indistincte.

Vainement elle avait supplié, vainement elle avait sangloté

et gémi, le ciel restait insensible à ses plaintes et à ses souffrances. Et voilà qu'elle se relève l'air hagard, le regard exalté, et s'approchant tout près de la Vierge : « N'aurez-vous pas pitié ? lui dit-elle encore. Vous aurai-je implorée en vain ? Votre cœur de mère ne comprendra-t-il pas le mien ? Ne souffririez-vous donc pas si l'on vous prenait votre fils ? »

Et aussitôt, sublime d'audace maternelle, elle enleva l'enfant Jésus à sa mère, et déposa son enfant mort dans les bras de la Vierge.

Il lui sembla voir

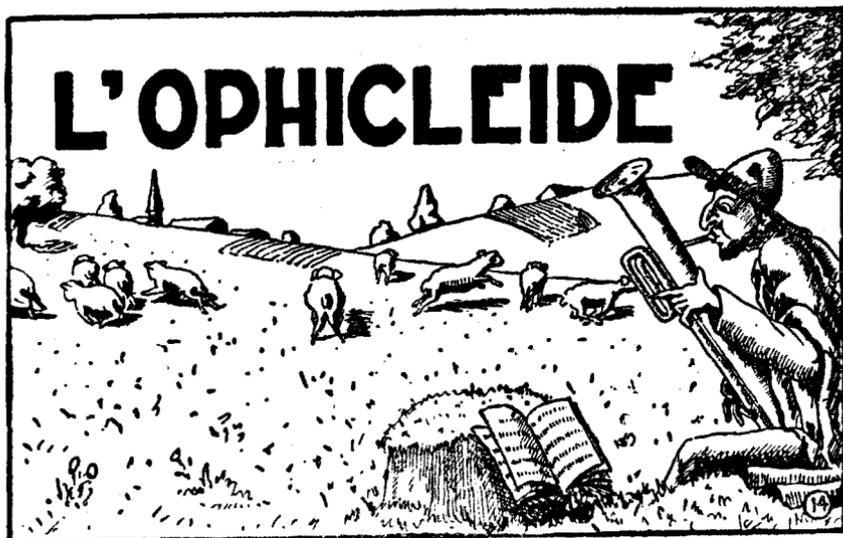


briller une perle dans les yeux de la Bonne Mère, et tout à coup, ô miracle, le petit cadavre commença à renaître à la vie. Ses paupières s'ouvrirent, ses lèvres remuèrent faiblement, il agita ses membres si longtemps immobiles, et, passant un bras autour du cou de la statue, il sourit à sa mère et sourit à la Vierge.

Pâle d'émotion, et brisée par l'excès de son bonheur, la jeune femme, l'heureuse mère, ne put prononcer une parole, et, s'éroula défaillante aux pieds de la Madone.

Et lorsque les gens du château, guidés par leur maître anxieux, à la recherche de la châtelaine, pénétrèrent dans le sanctuaire, ils virent avec stupéfaction leur maîtresse évanouie, serrant contre elle l'enfant Jésus, et son enfant ressuscité entre les bras de la Vierge au doux sourire, qui semblait le bercer.





Voulez-vous savoir pourquoi le père Porel ne joua dans sa vie qu'une seule fois de l'ophicléide, et ne voulut plus en entendre parler ?

Permettez-moi d'abord de vous le présenter.

A l'époque où je l'ai connu, il n'était déjà plus jeune et pas tout à fait un vieillard. Avec sa grande taille et son air de douce et tranquille sérénité, il faisait penser aux patriarches pasteurs, contemporains d'Isaac et de Jacob. Il était très estimé du reste de ses concitoyens, et cela, vous le comprendrez facilement, quand je vous aurai dit que c'était le plus honnête homme du monde, élevant sa famille dans les préceptes de l'honneur et de la vertu.

Mais, et cela ne lui enlève aucune de ses qualités, le père Porel était un homme lent, très lent, excessivement lent. Ainsi, pendant qu'il s'informait de votre santé, vous aviez le temps de mourir dix fois, et lorsqu'il chantait au lutrin, vous entendiez longtemps après les autres, résonner sous les voûtes de la vieille église sa voix forte et traînante.

Comme il mettait un temps infini à faire toute chose, il fut très lent à mourir, car il mourut vieux après une longue maladie, et, quoiqu'il soit mort depuis longtemps, et qu'il ait très certainement mérité d'aller au ciel tout droit, je doute fort qu'il soit encore parvenu au paradis.

Le père Porel chantait donc au lutrin, en compagnie d'une douzaine d'autres paroissiens à la voix plus ou moins forte et juste. Oh ! ces chants ont laissé dans ma mémoire un souvenir ineffaçable ! Je vois encore les chantres haut juchés, lunettes au vent, semblables à des champions prêts à entrer en champ clos ! Ils attendaient avec ardeur le moment de la lutte et, dès que l'un d'eux avait entonné introït ou antienne, des deux côtés ils attaquaient le morceau sur un ton différent, d'où résultait une épouvantable cacophonie. C'était alors à celui des deux camps qui dominerait l'autre, le foudroyant de regards courroucés, comme pour l'inviter à rentrer dans la bonne voie. Lorsque enfin l'un des deux partis avait remporté une victoire laborieusement acquise, les vaincus se mettant sans rancune à la remorque des vainqueurs, repartaient avec eux de plus belle, et, tous à l'unisson cette fois, vociféraient à faire trembler dans leurs niches les saints nimbés d'or. Au-dessus de tout ce brouhaha liturgique planait serein, bruyant et faux, l'ophicléide de Mathieu Grant.

Le bon curé caressait depuis longtemps un rêve qu'il croyait irréalisable. C'était d'avoir un ophicléide de chaque côté du lutrin. Jugez de son bonheur lorsqu'on trouva certain jour, dans les combles de l'église, un vieil ophicléide qui datait bien des croisades, disait un loustic. Vert-de-grisé, bosselé, lamentable, il ne payait pas de mine, mais le forgeron, qui était malin, promit d'apporter à la réparation tous les soins désirables. Ravi de l'aventure, le vénérable pasteur dit un jour au père Porel :

« Hi Chose, je compte sur toi pour jouer du chose ». Ce brave curé appelait tout du nom de chose. C'était chez lui une douce manie.

Flatté, le père Porel eût accepté avec joie, mais il n'avait jamais touché un instrument de sa vie. Il consentit toutefois,

lorsque Mathieu Grant lui eût solennellement promis de l'initier à cet art difficile. Oh ! ce ne fut pas sans combat que ce brave Mathieu se résolut à cet acte méritoire ! Il ne voyait pas sans appréhension la venue d'un rival qui, peut-être, l'éclipserait un jour ! Mais, comme il était très dévoué à son curé, il sut faire taire sa légitime jalousie, et, de même que jadis, noblesse et clergé renoncèrent de plein gré à leurs privilèges, Mathieu sacrifia généreusement ses sentiments intimes sur l'autel du bien public ! Il avait, du reste, d'autres titres de gloire comme compensation. Tambour de ville, il faisait de plus danser filles et garçons aux sons de la vielle les jours de fête et de noces. Avec cela, habile menuisier à ses moments perdus.

Et pendant que le forgeron exerçait sur le vieil ophicléide, qui datait des Croisades, tous ses talents les plus variés, limant de ci, martelant de là, de longs conciliabules s'établirent entre Mathieu Grant et le père Porel. Au bout de huit jours, celui-ci savait où placer ses grands doigts pour monter la gamme. Une seule chose troublait sa sérénité ! Il eût bien voulu savoir comment on faisait les dièses et les bémols (Il prononçait « bémôles »).

« Laïssa ita quo, fadar, lui répondit Mathieu, a quo eï bou por quellous que fan d'inbarras ! » (Ne t'inquiète pas de cela, farceur, c'est bon pour les faiseurs d'embarras !)

Débarrassé de ce souci, le père Porel, plus fier qu'Artaban, put enfin emporter chez lui son ophicléide, afin de s'exercer à l'aise, loin des oreilles profanes. Et, pendant un mois, il l'astiqua avec amour, le couvant de l'œil et ne le touchant qu'avec vénération, tel un prêtre tremblant accomplissant des rites terribles et mystérieux.

Enfin se leva le grand jour que, dans sa sage lenteur, le père Porel s'était fixé pour essayer ses talents sur le vieil ophicléide !

Ce jour-là, le ciel était pur, la brise douce et parfumée, et jamais les champs n'avaient été si verts et si attrayants ! Le père Porel après avoir réuni son troupeau, et sifflé son chien,

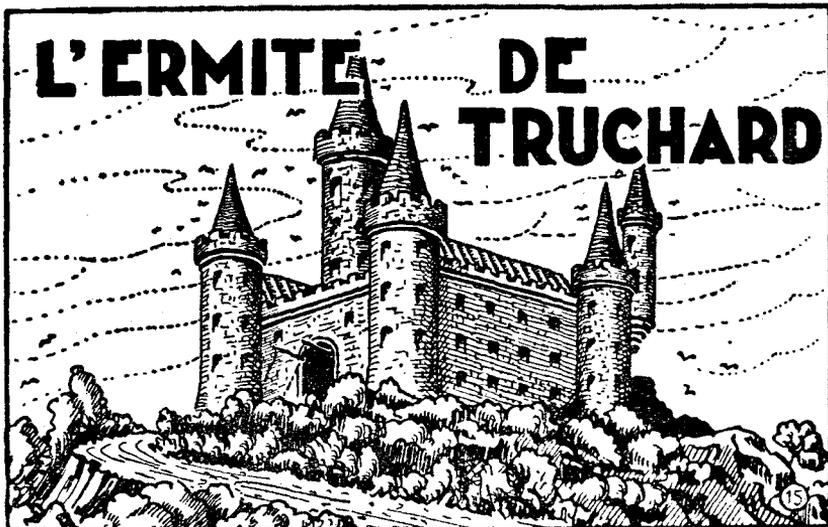
se dirigea d'un pas lent et solennel vers les gras pâturages, emportant sous sa longue cape, l'instrument cher à son cœur. Les cigales et les oiseaux faisaient entendre leurs plus harmonieux concerts.

L'âme joyeuse, le père Porel s'assit confortablement au pied d'un tertre, et, plaçant son livre de chant sur une pierre moussue qui lui servait de pupitre, il approcha non sans émotion ses lèvres profanes de l'instrument sacré et s'étant bien rendu compte de la position des doigts sur les clés, il souffla de toute la force de ses poumons, et Dieu sait s'il était fort !

Hélas ! trois fois hélas ! Il sortit du vieil ophicléide, un son si fort, si strident, si atrocement faux, que folles d'épouvante, les brebis s'enfuirent dans toutes les directions, et que l'on mit plus de huit jours à pouvoir les retrouver toutes !!

Ahuri d'un pareil résultat, le père Porel tout penaud et, comme dit le fabuliste, jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus, rapporta à son curé le vieil ophicléide.

L'histoire nous apprend que le curé n'insista pas, craignant sans doute de voir prendre à ses ouailles le même chemin que les brebis du père Porel.



Sur le sommet de la colline, le château-fort de Saint-Pal lance vers le ciel ses tours crénelées et son fier donjon. A ses pieds se pressent, humbles et peureuses, les modestes habitations, qui sont venues, à l'ombre de ses murailles, chercher protection contre les incursions des bandes de truands et de routiers, qui parfois ravagent la région.

Au levant, les sombres gorges de Cachara, pleines d'horreur et de mystère, repaire des loups et des bandits. Au nord, les collines boisées qui cachent aux regards, les châteaux d'Apinac et d'Usson.

Au midi, les petites vallées sauvages, descendant jusqu'à l'Ance, et enfin, au couchant, derrière un monticule, les riantes plaines qui du Besset et de Brandy, s'étendent jusqu'à Epinassoles, Fraisse-la-Côte et Joanzec, d'où l'on jouit d'une vue ravissante.

Le comte de Saint-Pal ou de Saint-Paul, seigneur du Besse et de plusieurs clochers, disent les documents, était à l'époque où commence ce récit, âgé de trente ans environ. Grand, élancé, fier-à-bras comme un preux chevalier, il joignait au plus mâle courage, la sagesse et la prudence. Comme tous ceux de son

lignage, il portait sur sa virile figure, un air de majestueuse grandeur. Grand donneur de coups d'épée, il avait su se faire craindre de ses ennemis, respecter de ses voisins, et aimer de ses vassaux qu'il traitait avec bonté.

A dix-huit ans, il avait épousé noble damoiselle Bertrande de Rochebaron, fille du comte de Rochebaron, seigneur d'Usson, de Leignec, d'Estivareilles et de Montarcher, qui prétendait descendre d'un paladin de Charlemagne. Dame Bertrande était bonne, pieuse et nous pouvons dire heureuse, mais elle gravitait obscurément dans l'orbite de son noble et puissant époux. De ce mariage étaient nés deux enfants : une ravissante fillette alors âgée de onze ans, et un fils âgé de cinq ans.

Comme tous les seigneurs, le comte de Saint-Pal était un grand chasseur devant l'Eternel. Tout le temps qu'il n'employait pas à guerroyer, il le passait à chasser le loup et le sanglier dans les ravins de Cachara, ou à courre le cerf et le chevreuil dans les plaines de Brandy et de Joanzec. Il aimait à réunir ses amis autour d'une table abondamment servie. On vidait force coupes du petit vin de Bas, ou des crus du Rhône, en écoutant les chansons des troubadours.

Le 10 octobre 1269, il y avait nombreuse et joyeuse compagnie au château de Saint-Pal. Le comte avec ses voisins et ses amis, célébrait l'anniversaire de sa naissance, et son prochain départ pour la Croisade. Toute la noblesse des environs était représentée autour de la table somptueuse que présidaient avec affabilité le châtelain et son épouse. La chère était délicate, le vin coulait à flots et chaque convive s'acquittait de sa tâche avec une ardeur digne d'éloges, tandis que du haut de leurs cadres enfumés, les rudes ancêtres semblaient admirer une aussi brillante assemblée.

Déjà les ménestrels avaient, sur leurs violes, chanté la gloire des preux et l'amour des Dames, lorsque le comte se levant, de la main imposa silence. « Nobles seigneurs, dit-il, le « roi Louis Neuvième, que Dieu garde, désirant venger ses pré-
« cédents échecs, fait appel à tous les vaillants chevaliers, pour
« châtier l'infidèle qui profane le tombeau du Christ. Nous

« n'avons pas hésité à répondre à son royal appel, et, comme nos pères nous irons combattre les mécréants, au cri de « Dieu le veut ! »

« Dieu le veut ! Dieu le veut ! » répéta à plusieurs reprises l'assistance, et, quinze jours plus tard le comte de Saint-Pal, à la tête de cinquante lances, partait pour rejoindre l'armée, que le roi de France conduisait lui-même à la Croisade.

Le commandement du château fut confié au vieux Jérôme, ancien écuyer du feu comte. C'était un serviteur bon et loyal, en qui dame Bertrande avait placé toute sa confiance, pendant qu'elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses deux enfants, espoir de l'avenir et seuls rejetons de cette illustre souche qui avait fourni tant de nobles dames et de rudes champions.

Nous ne referons pas ici l'histoire de cette huitième Croisade, qui fut la dernière. Tout le monde sait que Saint-Louis, fait prisonnier avec ses chevaliers à la Mansourah, abandonna Damiette pour sa rançon, et dut revenir en France. Le but de cette dernière Croisade était de venger son précédent échec. Malheureusement, le roi eut tort d'écouter les conseils de son frère, Charles d'Anjou, et de détourner l'expédition de son véritable but qui était Jérusalem. Il attaqua Tunis, mais, après quelques succès, il vit son armée décimée par la peste et mourut lui-même dans cette ville, pendant que toutes les places de la Palestine tombaient les unes après les autres, au pouvoir des Sarrazins.

Depuis cinq ans, le comte de Saint-Pal était parti pour la Croisade, et depuis cinq ans la comtesse était sans nouvelles de son noble époux. Quelques chevaliers étaient déjà rentrés dans leurs terres. En vain, elle leur avait envoyé de pressants messages. Tout ce qu'ils pouvaient lui apprendre, se réduisait à peu de chose ; aussi l'inquiétude commençait-elle à la gagner, et son âme était remplie de sombres pressentiments. Enfin, Dieu sembla avoir exaucé ses prières. Un jour, un homme hâve et fatigué se présenta à la porte du château. Quelle ne fut pas l'émotion de la châtelaine, en reconnaissant l'écuyer du comte. Elle n'osait l'interroger, prête à défaillir, mais celui-ci, baissant

les yeux, et mettant genou à terre : « Ma noble maîtresse, dit-il, des larmes dans la voix, je ne me croyais pas réservé à remplir auprès de vous une aussi triste mission. Hélas ! La mort, après avoir fauché la fleur de la noblesse, a épargné un pauvre écuyer. »



Il lui expliqua ensuite comment, au moment où cinq ans auparavant, ils espéraient la victoire, la plupart des Croisés avaient été emportés par la peste. Le comte lui-même et ses compagnons avaient succombé. Ce n'était qu'après les avoir pieusement ensevelis, qu'il s'était résolu à reprendre le chemin du retour, qui,

avait vu passer leur troupe si fière. « Voici, dit-il en terminant, « l'anneau de mon maître, et une lettre qu'il a fait écrire à son « lit de mort, par un moine qui lui prodiguait les secours de « notre sainte religion. »

La châtelaine, terrassée par la douleur ne put proférer une parole, et s'évanouit entre les bras de ses femmes. Pendant de longs jours, sa vie fut en danger, mais sa jeunesse et sa robuste constitution, triomphèrent enfin du mal.

Dans son message, son époux, en des termes touchants, lui adressait ses derniers adieux. Il ne tarissait pas d'éloges sur le dévouement de son fidèle écuyer, et le nommait gouverneur de ses biens et tuteur de ses enfants.

La comtesse et ses amis furent surpris de cette décision : Jacques de Malbost, c'était le nom de l'écuyer, était, à vrai dire, peu sympathique. Il était franchement détesté des vassaux, qui tous déploraient l'aveuglement de leur maître et la confiance

qu'il avait placée en ce personnage au cœur sec, aux regards louches, dur pour les pauvres gens, plat devant la puissance et les riches, méfiant, avare et orgueilleux. On le nommait par dérision le seigneur des Granoulloux. Tel était le triste sire qui allait régner en maître dans le château de Saint-Pal.

Pendant les premiers mois, le sire de Malbost aussi faux qu'il était rusé, se montra plein de respect envers la châtelaine. Il affectait de ne prendre aucune décision sans lui demander conseil, et il semblait vraiment que l'expédition à laquelle il venait de prendre part pour la plus grande gloire du Christ lui eût valu de la divine Providence, un cœur nouveau et une âme nouvelle.

Cependant les serviteurs les plus fidèles et les plus attachés à la comtesse et à ses enfants, se virent peu à peu évincés et même chassés, sous des prétextes plausibles, en apparence, et remplacés par des créatures du tuteur. La noble châtelaine, elle-même sentit aussi peu à peu diminuer la déférence et les égards que lui témoignait l'écuyer, jusqu'au jour où se voyant le maître de la situation, le seigneur des Granoulloux jeta enfin le masque et montra à nu sa vilaine âme. Il régna dès lors en despote, dur et sanguinaire, vivant en grand seigneur, passant ses jours en divertissements scandaleux, et ses nuits en orgies.

Personne n'osait se plaindre, ni murmurer ouvertement, mais, dans le fond des chaumières, c'était un concert de malédictions qui, chaque jour, montait vers le ciel.

Seul, le vieux Jérôme avait été épargné. Comprenant qu'il importait, avant tout, de ne pas abandonner sa maîtresse et ses enfants, il s'était par dévouement astreint à hurler avec les loups.

La comtesse, écoeuvée et impuissante, s'était retirée dans la partie méridionale du château, dans la tour de l'Argentière, et là, seule avec ses enfants, elle priait Dieu de lui venir en aide et de veiller sur sa famille. Elle n'attendait rien des hommes. A qui du reste, aurait-elle pu se plaindre ? Son père était mort à Tunis, et, elle n'avait pas de proches parents, sauf un frère trop jeune encore. Son persécuteur avait répandu le bruit, que malade et désolée, depuis la mort de son époux, elle ne voulait

pas être troublée dans sa solitude volontaire. Le sire de Malbost inspirait d'ailleurs tant de crainte à ses vassaux et à ses voisins peu puissants, que même la situation de la pauvre recluse eût-elle été connue sous son vrai jour, **personne** n'eût pu y porter remède efficace.

Sa fille Yolande, noble et belle enfant de 17 ans, avait semblé trouver grâce aux yeux de son tuteur, car un audacieux dessein avait germé dans le cœur de cet aventurier. Il avait osé songer à cette pure jeune fille, pour en faire sa femme ! Une fois son époux, il saurait bien évincer le jeune comte son frère, et garder pour lui seul, un aussi riche héritage. Qui sait jusqu'où peut descendre la pensée des méchants ? Peut-être espérait-il se débarrasser de ce jeune homme par une mort violente ?

A maintes reprises, il avait tenté d'amener la châtelaine à consentir à son union avec sa fille. Mais dame Bertrande, quoique d'un caractère peu énergique, avait repoussé ses avances avec indignation. Il n'avait pas mieux réussi par intimidation :

mais, hélas ! la situation devenait de plus en plus précaire.



A une lieue au nord de Saint-Pal, dans un riant vallon, au milieu d'un paysage agreste, sur les bords d'un étang reflétant dans ses eaux profondes et limpides les grands pins de la forêt s'élevaient de modestes cabanes surmontées d'une croix. C'est dans ce cadre poétique et tranquille qu'habitait un saint ermite. Son nom ? On l'ignorait. On l'appelait l'ermite de Truchard, à cause du

hameau bâti sur le flanc de la colline voisine. D'où venait-il ?

Nul n'eût pu le dire. Il y avait quelques mois, ses disciples et lui, séduits par le charme de ce lieu désert, et propice à la prière, à la rêverie et à la méditation, y avaient fixé leur demeure. Ils tiraient de l'étang leur nourriture et cultivaient quelques lopins de terre qu'ils avaient défrichés. Les habitants du village, qui les vénéraient, joignaient parfois leurs offrandes à leurs maigres ressources. Le saint ermite ne refusait jamais ses sages conseils et ses consolations aux plus humbles comme aux plus riches : les malheureux connaissaient le chemin du modeste ermitage.

La jeune Yolande, pour les motifs que nous avons exposés plus haut, jouissait d'une liberté relative, mais encore ne sortait-elle jamais sans autorisation, et sans être accompagnée par un homme qui était en même temps un espion.

Elle osa un jour demander à son terrible tuteur la permission d'aller visiter l'ermite de Truchard. Son cœur meurtri lui disait que là, peut-être, elle trouverait de sages conseils et quelques consolations à ses maux. Après bien des hésitations, cette autorisation lui ayant été accordée, elle partit avec deux hommes d'armes. Elle était vraiment gracieuse sur sa blanche haquenée, cette jeune fille de dix-sept ans que le sort avait fait naître si heureuse et dont la destinée était maintenant si triste ! Le petit cortège s'engagea au milieu des bois qui couvraient la colline. Il atteignit bientôt le petit hameau de Chassagnol perché sur le sommet comme une sentinelle avancée. De là le sentier descendait en pente douce, bordé de genêts d'or, d'airelles mûrissantes et d'un vert tapis de mousse où les digitales en fleur mettaient ça et là, leur note pourprée. Une légère brise parfumée de senteurs balsamiques rafraîchissait délicieusement l'atmosphère et dans le pli d'un vallon, pareil à un berger de l'antiquité, un pâtre lançait aux échos voisins sa naïve chanson :

Dedsa le suli s'i dsadiu !

Dien lous beus, dien lous tsamps dendiù,

Vené, ma berdzeïra !

L'aoura bian ducamint dzumit

Vostris moutous son na dermi

Soubre la foudzeïra.

A quo eï per vous que le Bon Dieu
 Atieuva dien son grand cha bleu
 La plus dzenta itiala.

Et per vous, darrié lous grand pis
 Que montont tuts niés et tuts drits,
 La liuna breilla.

Déjà le soleil s'est couché!
Dans les bois, dans les champs, personne
Venez ô ma bergère!

Le vent bien doucement gémit
Vos moutons se sont endormis
Sur leur lit de fougère.

C'est pour vous que le Bon Dieu
Allume dans son grand ciel bleu
La plus belle étoile.

Et c'est pour vous, derrière les grands pins
Qui montent tout noirs et tout droits vers le ciel
Que la lune brille!

Mais ce calme champêtre et ce poétique décor ne pouvaient arracher la triste Yolande à ses sombres pensées.

Arrivée sur le bord de l'étang, la jeune fille s'arrêta, et de toute son âme meurtrie, envoya son salut et une fervente prière à Notre-Dame de Chambriac, dont la chapelle vénérée bornait l'horizon.

Elle aperçut bientôt la retraite des solitaires, véritable Thébaïde. Le vieil ermite, assis devant sa cabane, était plongé dans une méditation profonde, le regard perdu dans l'azur du ciel, où les hirondelles poursuivaient en criant leur proie ailée.

La jeune Yolande s'avance vivement vers lui et s'inclinant profondément comme pour recevoir sa bénédiction : « Saint « Ermite, lui dit-elle à voix basse, je viens à vous qui savez « consoler. Vous le voyez, je suis étroitement surveillée et je « désirerais pourtant vous entretenir seule à seul. »

— « Ne craignez rien mon enfant, lui répondit l'ermite » et, se tournant vers les deux suivants, il leur fit signe de s'éloigner.



Ces hommes qui ne connaissaient que leur consigne, hésitèrent un instant, mais, à cette époque, les gens de religion imposaient tant de respect qu'ils se retirèrent sans oser murmurer ouvertement.

— Je vous écoute mon enfant, dit-il ensuite à la jeune fille, qui s'était assise sur le modeste banc.

— Mon père, lui dit-elle, je suis la fille du comte de Saint-Pal, qui est mort à la Croisade avec le roi de France.

L'Ermite eut un tressaillement imperceptible, et plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Continuez, dit-il simplement.

Le récit fut long. La touchante orpheline lui parla de son père qu'elle adorait, de son départ pour la Croisade, de sa mort. Elle lui traça le retour de l'écuyer, nommé tuteur et gouverneur, sa conduite indigne, sa méchanceté, les souffrances de sa mère et de son jeune frère, leurs larmes, leurs prières et leurs tristes pressentiments. Elle dit en rougissant l'audace du sire de Malbost qui voulait la forcer à l'épouser.

— Il n'est pas de jour, dit-elle en terminant, que nous ne soyons exposées à ses vexations et à ses sollicitations. Hier encore, après une scène plus révoltante que les autres, il a osé, ce vassal orgueilleux, nous menacer des pires malheurs, si je n'acceptais pas ses propositions. Afin de gagner du temps, j'ai promis de donner une réponse avant quinze jours. Et maintenant, mon père, maintenant que vous savez tout, ayez pitié de

nous, et conseillez-moi, car j'ai peur, oui j'ai peur de cet homme qui me fait horreur.

— Le ciel vous a envoyée, chère enfant dit-il d'une voix altérée, et ne vous abandonnera pas. J'ai besoin de prier et de demander les lumières d'en haut. Revenez dans huit jours, et j'espère alors pouvoir vous indiquer la conduite à tenir. Mais êtes-vous si abandonnées des hommes, qu'aucun serviteur ne vous soit resté fidèle ?

— L'ancien écuyer du comte mon grand-père, le vieux Jérôme, nous a gardé son amitié et nous est tout dévoué. Il a feint de passer au parti de notre tuteur pour rester auprès de nous. Les autres, ceux qui nous aimaient ont été chassés. Plusieurs fois il a tenté d'adoucir notre malheureux sort, mais il ne peut pas beaucoup pour nous.

— Courage mon enfant, n'oubliez pas de revenir et n'oubliez pas de dire à ce brave serviteur que je désire le connaître. A bientôt, recevez la bénédiction d'un vieillard.

Le surlendemain, le vieux Jérôme, accompagnant le Sire de Malbost qui chassait en joyeuse compagnie dans les bois de Bost-Buisson, feignit de s'égarer, et se rendit à la hâte auprès de l'Ermite.

Pendant une heure, ils eurent ensemble un mystérieux entretien, et lorsque le vieil écuyer quitta l'humble demeure, ses yeux étaient remplis de larmes, et de sa poitrine s'échappaient de profonds soupirs, mais un observateur perspicace eût pu discerner sur ce visage ridé une lueur de contentement.

Lorsque huit jours après la jeune fille revint au château on lisait sur sa douce figure un air de profond accablement. Oh ! ma mère, dit-elle, dès qu'elles furent seules avec la comtesse, que je suis donc malheureuse ! Je croyais rapporter de ma visite la joie et l'espérance, et jamais vous ne soupçonneriez, quelque étrange que cela puisse vous paraître, quel a été le conseil donné par l'Ermite : « Il faut donner à votre tuteur, m'a-t-il dit, une réponse favorable. Je vous jure devant Dieu, que votre intérêt et votre bonheur le demandent ainsi. Ayez confiance, mais n'oubliez pas ceci : vous imposerez une condition, c'est que mes compagnons et moi, nous assisterons à la cérémonie. »

Comme la comtesse allait témoigner sa surprise, une voix grave s'éleva tout près d'elle : « Il faut obéir à l'Ermite ! » C'était la voix du vieux Jérôme qui les visitait à la hâte sous un prétexte quelconque.

— Hélas ! mon brave serviteur, dit la comtesse, tu ignores que cela est impossible...

— Il faut obéir aveuglément à l'Ermite, reprit Jérôme, d'une voix fermée ; il n'arrive rien sans la volonté de Dieu. Sur ces paroles énigmatiques, il disparut.

Ces quelques mots ranimèrent leur courage, il y avait là, sans doute, un mystère, mais le vieil écuyer était trop dévoué pour les trahir.

Le sire de Malbost, la quinzaine écoulée, s'attendait à un refus méprisant. Quelles ne furent pas sa joie et sa surprise lorsqu'il apprit de la bouche de la comtesse son heureux sort. Il souscrivit sans peine à la condition imposée, trop content pour refuser cette petite concession. Il entra du reste dans ses vues de donner à son mariage la plus grande publicité.

Selon l'usage de l'époque, la célébration du mariage devait avoir lieu, au déclin du jour, dans la chapelle du château, aujourd'hui église paroissiale. Les vassaux étaient consternés, et chacun déplorait la fatalité qui livrait à ce bandit la fille du noble comte.

La grande salle d'armes était magnifiquement décorée. Sur un siège formant trône, la comtesse, pâle et amaigrie, faisait tristement les honneurs de son château. A droite se tenait son jeune fils, et à gauche la noble et pure Yolande, semblable à une victime parée pour le sacrifice.

Les derniers arrivants furent les solitaires de Truchard. En premier, marchait le vieil Ermite calme et solennel. Ils portaient tous un ample manteau flottant, et le capuchon rabattu sur leur front, ne laissait apercevoir que le bas de la figure. Après s'être profondément inclinés devant la comtesse et ses enfants, et très légèrement devant le sire de Malbost, ils se rangèrent à l'écart, les mains dans les manches de leurs manteaux, pareils à des statues. Le sire de Malbost richement vêtu,

contemplant ses invités d'un air de suprême arrogance. Il touchait enfin au but rêvé!

Bientôt, le bailli se leva et donna lecture de l'acte de mariage, puis invita les futurs époux à le signer avant de se rendre à la chapelle, ce que le sire de Malbost fit avec un empressement non déguisé. Tous les regards se tournèrent ensuite vers la jeune Yolande pâle et tremblante. Jusqu'à la dernière minute, elle avait espéré. Quoi? Un miracle, peut-être. Elle avait foi en l'Ermite, et celui-ci semblait étranger à ce qui se passait. Elle fut tirée de sa rêverie par son futur époux qui vint lui offrir la main, pour la conduire auprès du bailli. Le silence



était solennel, une secrète angoisse étreignait tous les cœurs, devant une si grande infortune, lorsque l'on vit l'Ermit de Truchard, d'un pas lent et majestueux, s'avancer vers la table. D'un geste plein de douceur, il écarta la jeune fille.

— Ne signez pas, lui dit-il. Depuis quand les colombes épousent-elles les vautours? Puis, se tournant vers le sire de Malbost :

Judas, dit-il, qu'as-tu fait de ton maître?

Le tuteur d'abord décontenancé avait affreusement pâli, mais se reprenant bien vite : « Qu'on arrête cet imposteur, dit-il. Tout le monde connaît la fin de mon noble maître et ses dernières volontés. Soldats, emparez-vous de ces gens. »

— Arrêtez, dit alors la comtesse d'une voix douce. Cet homme en a dit trop et pas assez. Qu'il se justifie, qu'il parle!

— Qu'il parle répéta l'assemblée, qu'il se justifie.

— Oui je parlerai, répondit l'Ermite. Depuis longtemps, j'attendais cette occasion. Je remercie Dieu de me l'avoir procurée. Devant tous, je répète ma question : Ecuyer traître et menteur qu'as-tu fait de ton maître ? La lettre que tu apportas jadis, imposture ! L'anneau du comte ? tu l'avais volé !

Le comte de Saint-Pal et ses compagnons ne sont point morts de la peste. Un soir, qu'ils reposaient après une journée de combat et de chaleur accablante, un homme vint réclamer du secours pour le comte de Rochebaron en péril. Sans hésiter, le comte partit avec ses compagnons, n'écoutant que son courage. A peine avait-il franchi une lieue, qu'il se vit entouré d'une nuée d'ennemis. Il avait été vendu par un traître et attiré dans un guet-apens. Longtemps, ses compagnons et lui résistèrent. Beaucoup étaient blessés, plusieurs étaient morts. Après des prodiges de valeur ils furent obligés de succomber sous le

nombre, et faits prisonniers. De cinquante, ils ne restaient plus qu'une poignée. Emmerveillé de tant de courage, le chef ennemi qui devait les faire mourir, les traita avec douceur et leur dévoila le nom du traître qui les avait vendus. Ce traître, le voici !!



— Imposteur, hurla le sire de Malbost écumant de rage. Tu en as menti. Une preuve, une seule ! Tu es incapable de la fournir !

— Quand je n'aurais pour preuve, que ta pâleur

et ton trouble, sire de Malbost, ce serait déjà suffisant ! Ah ! tu exiges une preuve ! Eh bien soit. Regarde ! Et, rejetant au loin son manteau et sa fausse barbe, apparut jeune encore et plein de vigueur, le comte de Saint-Pal en personne !

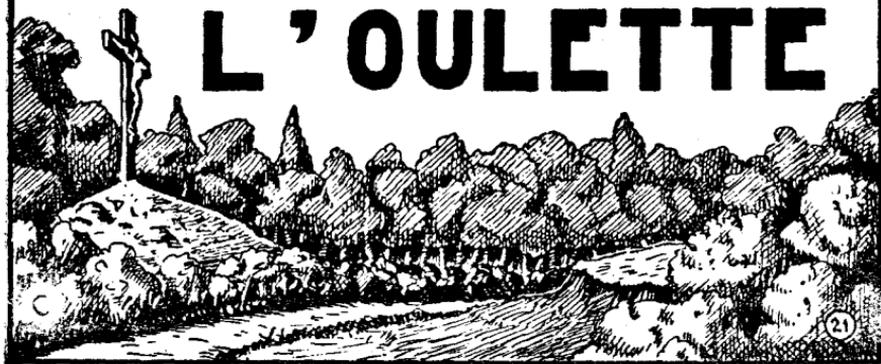
Ses compagnons imitèrent son geste, et, à la place des quinze solitaires, l'on vit quinze guerriers qui aussitôt mirent l'épée à la main et vinrent se ranger autour du comte et de sa famille. Il y eut un semblant de résistance et de révolte, mais le vieux Jérôme qui, en secret, avait gagné la plupart des soldats, à la cause du comte, eut bien vite désarmé ceux qui tentèrent de résister.

Le sire de Malbost, hors de lui, se voyant perdu et ne pensant plus qu'à la vengeance, tira son épée, et se précipita sur le comte, mais le grand Loys de Brandy, ami du vieux Jérôme, saisit l'aventurier par derrière et le réduisit à l'impuissance.

Nous renonçons à dépeindre le bonheur de cette famille si longtemps éprouvée, et la joie des vassaux.

Le lendemain, à une potence érigée devant la porte du château, se balançait le cadavre du sire de Malbost, nouveau judas qui avait vendu son maître.

LE CREUX DE L'OULETTE



Je ne connais rien de plus pittoresque, ni de plus agréable, à l'arrière-saison, que la partie montagneuse et boisée du département de la Loire, qui confine à l'Auvergne et au Velay. Tandis que les Lyonnais expirent dans le brouillard, un beau soleil réchauffe et éclaire les habitants de ces régions privilégiées. Le ciel est pur et sans nuages, et la nature semble accorder à ces climats, où la morsure des frimas se fait si cruellement sentir, comme un répit au seuil de l'hiver. Les pins toujours verts, tapissent l'horizon de leurs teintes foncées, où rit et charme le regard, le feuillage roux des hêtres. Au milieu des prairies émaillées de colchiques fleuris, murmurent de gais ruisseaux, aux eaux limpides. Dans les bois tapissés de mousse où pousse toute la gamme des champignons, roucoulent les ramiers et sifflent les grives avides de genièvre. La grandeur et l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer !

Les habitants de ces régions ont hérité de l'esprit large et hospitalier des Gaulois, leurs ancêtres. Comme eux, ils sont avides d'apprendre, prompts à retenir, curieux de nouvelles, enclins à l'exagération et à la critique et accueillent les étrangers

les bras ouverts, quelquefois sans discernement. Au demeurant, les meilleures gens du monde, le cœur sur la main, et toujours prêts à rendre service.

Dans ce coin, qui malgré l'invasion des chemins de fer et de la civilisation sceptique de nos jours, a conservé à peu près intact l'esprit naïf et bon des ancêtres, règne encore la croyance aux vieilles légendes et aux êtres surnaturels.

C'est près de l'âtre, lorsque dehors sifflait l'âpre bise, que j'aimais à écouter ces vieilles légendes et ces contes fantastiques, alors que les vieux, tisonnant sans relâche, semblaient lire dans le jeu des étincelles, l'histoire de leur vie passée, et qu'accroupies dans la paille autour d'une « chèvre » (1) surmontée de bouteilles au ventre rebondi qui leur servent à fixer la lumière sur leurs carreaux, femmes, jeunes filles et « béates », priaient tous les saints du Paradis, authentiques et douteux. Les doigts couraient agiles, il fallait bien que la langue ne restât pas en retard.

C'est là que j'ai appris les faits et gestes du diable, du Drat, farceur inoffensif et actif qui promène les chevaux sur les toits, du loup-garou, du mouton noir qu'on rencontre le soir, et qui disparaît en ricanant après s'être fait porter, de la chasse royale, dans les bois la nuit, signe de malheur, de la Gani-potte qui maintient par le cou, dans les fossés boueux les paysans attardés qui ont trop fêté la dive bouteille, du petit homme rouge qui danse devant les vieilles qui cheminent seules, des deux mauvais riches et usuriers qui, à certaine époque, reviennent dans les bois de Bogne et armés de pins arrachés à la forêt, se combattent pendant toute une nuit, chevauchant des coursiers noirs qui lancent du feu par les naseaux. Je vous raconterai peut-être un jour, si les circonstances le permettent, ces légendes qui cachent parfois un fond de vérité. Je me contenterai aujourd'hui de vous dire la légende du Creux de l'Oulette.

(1) La « Chèvre » est une table à trois pieds, ronde, que l'on met dans la petite pièce remplie de paille et dans laquelle s'accroupissent les femmes pour travailler au carreau. On l'appelle le « Cabinet ».

Le Creux de l'Oulette (diminutif du latin *aulula*, marmite), est tout simplement une excavation en forme de cuvette ou d'entonnoir, remplie d'eau dont le niveau varie suivant les saisons, et si profonde, disent les gens de l'endroit, que jamais une pierre n'a pu atteindre le fond. Une paire de bœufs y étant un jour tombée, on ne la revit jamais. Je laisse aux géologues le soin de résoudre la question. Tenons-nous en à la légende.

Cette curiosité naturelle se trouve au bas des prés situés non loin du bourg de la Chaulme, petite localité ignorée et perdue dans le massif de Jametton.

A l'époque où se passe notre légende, le creux de l'Oulette n'existait pas. A la place se trouvait un monticule surmonté d'une vieille, bien vieille croix ajourée et sculptée, datant, peut-être, de l'introduction du christianisme chez les Arvernes. On y venait en pèlerinage pour un cas tout spécial. Cette croix légendaire avait la vertu de raccommoier les ménages désunis.

En ce temps-là, existait un seigneur méchant et cruel. Il avait eu le malheur de perdre sa femme, une sainte, qu'il avait abreuvée de chagrins et d'ennuis. Il vivait seul dans son nid d'aigle, avec un frère et une sœur qui ne lui ressemblaient guère, et souvent lui faisaient des remontrances sur sa conduite, lorsqu'un an après la mort de sa première femme, il épousa, malgré les oppositions des siens, une bohémienne, fille du diable s'il en fût, une « fantôme », un « faraman » comme disaient les dévotes.

Cette gypsie, belle comme Eve, mais méchante comme trente-six diables, avait pris tant d'empire sur l'esprit du comte qu'il ne jurait et ne voyait plus que par elle. Méchant et cruel, comme nous l'avons déjà dit, le comte se livra à tous les débordements possibles et imaginables. Dans le vieux château, ce n'étaient que ripailles, orgies et débauches. Le frère et la sœur de ce mauvais seigneur, après de vaines supplications pour l'engager à changer de vie, voyant leurs efforts impuissants, décidèrent d'entrer au couvent. Ils quittèrent pour toujours ce vestibule de l'enfer.

N'étant plus gênés par leur présence, le comte et sa méchante femme livrèrent carrière à tous leurs vices les plus ignobles, et souvent dans la nuit, le paysan attardé, qui passait sous leurs murs, se signait d'épouvante en invoquant Dieu, la Vierge et son saint Patron.

Avec ce genre de vie on conçoit facilement que le comte vit bientôt le fond de son escarcelle. Ses biens criblés de dettes allaient être confisqués, lorsque sa digne moitié lui conseilla de faire appel au diable.

Le comte fit longtemps la sourde oreille, car enfin, si endurci que soit un homme, c'est toujours un moment désagréable à passer, qu'un entretien avec messire Satanas.

Mais, la fille de Bohême sut si bien le circonvenir que, pressé d'autre part, par ses créanciers, le comte y consentit enfin. Comment s'y prirent-ils pour appeler ce terrible visiteur ? Je l'ignore. En tous cas, un beau jour, ou plutôt une vilaine nuit, que le vent faisait rage au dehors, et que les loups hurlaient

dans les grands bois, comme une troupe de démons après l'âme d'un damné, messire Satanas, sur le coup de minuit, fit son apparition, car enfin un diable qui se respecte ne peut décemment se présenter à une autre heure.

Oh ! rien de terrible et de repoussant dans son aspect. C'était au contraire un charmant gentilhomme de noir vêtu, avec une plume rouge à sa toque. Quelqu'un qui l'eût détaillé minutieusement lui eût sans doute



trouvé les ongles un peu longs et les pieds légèrement difformes, mais, en pareille circonstance, on n'y regarde pas de si près.

Messire Satanas, en diable qui veut obliger d'une façon délicate, ne laissa pas au comte le temps d'exposer ses désirs, chose toujours ennuyeuse pour un quémendeur. Le comte avait besoin d'or, de beaucoup d'or ? Mais c'était chose facile, et il était heureux de lui rendre ce petit service. Il ne demandait de signer aucun pacte. C'était vieux jeu. D'ailleurs, voyons, entre amis, cela ne se faisait pas. Comme récompense de sa grande obligeance, il ne demandait qu'une chose, un rien. Chaque année, le comte frapperait de son épée le Christ cloué sur une des nombreuses croix qu'il rencontrerait sur sa route, à son choix. Après cela, Satan qui connaissait son monde, se retira comme il était venu, sans laisser dans le château la moindre odeur de soufre.

Je dois dire pour être juste, que le comte et messire Satan respectèrent scrupuleusement et consciencieusement les termes du pacte qu'ils avaient conclu. Le comte avait beau puiser dans son coffre, il était toujours plein de bonnes espèces sonnantes et trébuchantes. D'autre part, il ne manquait jamais, chaque année, de frapper le Christ de son épée sacrilège.

Ce furent alors d'épouvantables débauches et des crimes sans nom dont le récit ferait frémir les plus blasés. Je vous ferai grâce de ces détails inutiles.

Et pendant ce temps-là, Soeur Jeanne dans un cloître invoquait le ciel pour le salut du pécheur, et Frère Léon dans son monastère, s'administrait la discipline, à tour de bras. Il est probable que les prières de Soeur Jeanne n'étaient pas assez ferventes, et que Frère Léon ne se mortifiait pas avec assez de conviction, car les débordements du couple infernal duraient toujours, et, depuis dix ans, le comte et sa femme insultaient à Dieu par leurs crimes et leurs forfaits.

Il arriva qu'un jour de Vendredi-Saint le Comte égaré à la chasse dans les bois de Jametton, se trouva tout à coup devant la vieille, bien vieille croix où l'on allait en pèlerinage. Comme

il y avait presque un an révolu qu'il n'avait tenu sa promesse et que, d'autre part, il craignait que Satan ne cessât ses largesses, il tira son épée et frappa à la tête ce vieux Christ qui avait vu passer à ses pieds, tant de générations prosternées ! Il n'avait pas achevé son geste sacrilège, que soudain se produisit un tremblement de terre effroyable qui ensevelit sous les ruines de son château, la mauvaise femme qui l'habitait.

En même temps, le comte, pâle d'horreur, sentit le sol se dérober sous ses pieds, et, par la vaste excavation que nous voyons encore de nos jours, comme un témoignage de la punition divine, il alla rejoindre messire Satan son compère.

Et voilà pourquoi le Creux de l'Oulette n'a pas de fonds, puisqu'il communique avec l'enfer.



BEAU SEIGNEUR

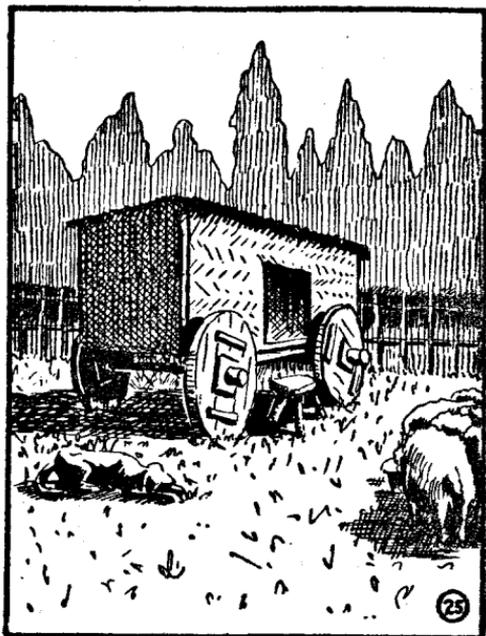


Par une exception bien rare, sous ces rudes climats, la nuit de Noël 1490, était d'une douceur et d'un charme indéfinissables. Dans la voûte azurée, que ne voilait aucun flocon, les étoiles scintillaient d'un éclat sans pareil, tandis que le vent chaud et léger, balançait mollement la tête des grands arbres. Au loin, les carillons joyeux, annonçaient aux hommes de bonne volonté, la naissance de l'Enfant-Dieu, et leur voix argentine, empruntait à la solitude des champs et des bois, une solennelle grandeur !

L'air était tiède. Dans un espace clos de barrières à claire-voie, brebis et moutons, parqués pour la nuit, dormaient ou broutaient tranquillement l'herbe dure et rare, sous la protection de deux énormes chiens, capables de tenir tête aux loups, nombreux à cette époque.

En dehors, tout à côté du « parc », un chariot grossier, supportant une sorte de cage en paille tressée, servait de lit et de retraite au vieux berger, préposé au gouvernement de cette petite république. On eût dit, un paysage de Bethléem, dans la nuit de la Nativité.

Le vieux pâtre songeait. Par la porte à coulisse de son



humble abri, son regard errait dans l'immensité des mondes qui roulaient sur sa tête. Il revoyait sa vie de paria abandonné et courbé sur la glèbe, et se demandait s'il ne viendrait pas un jour où, serfs, miséreux, deshérités, pauvres, souffre-douleurs, traîne-misère, gueux et meurt-de-faim, ne travailleraient plus uniquement du matin au soir, pour entretenir la paresse et les vices des puissants du monde ?

La voix des cloches, ramena notre rêveur à

des sentiments plus humains, et plus charitables, lui rappelant, que lui aussi, le Christ était né pauvre et avait vécu misérable, et il s'endormit, sous le regard de Dieu, confiant à la Providence, le soin de sa triste existence.

Il était écrit qu'il ne dormirait pas longtemps. Depuis une heure à peine le sommeil avait appesanti ses paupières, lorsqu'il fut réveillé par les aboiements de ses gardiens. Craignant une attaque contre le troupeau confié à sa vigilance, il se leva précipitamment et se trouva en présence de quatre soldats, à mine rébarbative, qui conduisaient soigneusement garrotté sur un cheval noir, un prisonnier à l'air noble et richement vêtu.

— Approche, maraud, et impose silence à tes chiens, sinon ils feront connaissance avec nos rapières. Sommes-nous encore loin du château d'Usson ? Réponds.

— A demi-lieue à peine, messeigneurs. Vous voyez se profiler à l'horizon les tours et le donjon carré, répondit le berger tout tremblant.

— C'est bien. Allons en route.

— Messieurs, dit alors le prisonnier, je suis las et rompu, ne me permettez-vous pas de me reposer un instant sur cet escabeau, que j'aperçois près de ce chariot ?

— Soit, répondit le chef de la troupe, mais quelques minutes seulement, car nous sommes déjà en retard. Allons, manant, viens aider ce seigneur à descendre de cheval.

Comme le pâtre, ému de pitié, soutenait le prisonnier et se penchait vers lui :

— Qui que tu sois, lui dit tout bas ce malheureux, tu ne refuseras pas de me rendre un service, dont Dieu saura te récompenser. Mets rapidement la main dans mon pourpoint et prends une lettre, avec une bourse. La bourse tu la garderas, quant à la lettre tu la porteras à Monseigneur Pierre d'Urfé en son château de la Bâtie, près de Boën.

Lorsque quelques instants plus tard, le vieux berger offrit de nouveau ses services à ce mystérieux personnage, ce dernier lui glissa encore ces mots :

— Monseigneur d'Urfé, la Bâtie, n'oublie pas.

Bientôt, la petite troupe disparut à ses yeux, et sous le regard ami des étoiles, cet homme qui n'avait jamais eu un rouge liard en sa possession, comptait son étrange fortune, en réfléchissant au moyen de remplir sa non moins étrange mission.

*
**

Pierre d'Urfé, grand écuyer de France, venait de rentrer dans son château princier de la Bâtie, pour se reposer des fatigues de la guerre. Secondé par Catherine de Polignac, son épouse, il donnait tous ses soins, à la construction du couvent des Cordeliers, qu'il voulait fonder sur ses domaines, en exécution d'un vœu.

En effet, contraint par les rigueurs de la guerre, il avait brûlé une église en Navarre pour délivrer le Duc d'Orléans. Pris de scrupule au sujet de cet acte, il avait accompli le pèlerinage

de Terre-Sainte, où un religieux de l'Observance de Saint-François, lui conseilla de faire vœu de construire près du château de la Bâtie, un couvent de son ordre.

Dans une salle lambrissée, aux meubles somptueux, et autour d'une table servie avec tout le luxe de l'époque, Pierre d'Urfé avait réuni quelques seigneurs, ses intimes, pour célébrer la fête des Rois, mais il portait sur sa mâle figure la trace de sombres préoccupations.

Il avait appris, à son retour, que son meilleur ami, le comte de B..., ayant eu le malheur d'encourir la colère du roi de France, Louis XII, avait donné l'ordre de l'interner dans une prison ignorée de tous. Vainement, depuis ce temps, ses amis avaient cherché à pénétrer le secret de ce mystère. Leurs investigations n'avaient donné aucun résultat, et, ils ne conservaient plus d'espoir, lorsque sur la fin du festin un valet, vint annoncer qu'un pauvre hère, sorte de mendiant loqueteux et misérable, avait à plusieurs reprises demandé la faveur d'être admis auprès du Grand Ecuyer, prétendant avoir à lui remettre une missive importante.

Introduit, notre pâtre, après s'être humblement incliné, prit dans son sein une lettre froissée et sallie, la tendit au maître de céans, et raconta dans quelles étranges circonstances elle lui avait été remise. A ces paroles, Pierre d'Urfé décacheta rapidement le message.

Du donjon de Leignec, ce 24 décembre 1490.

MON NOBLE ET BIEN CHER AMI,

« Vous n'êtes pas sans connaître mon triste sort. Vous savez comment, à la suite de dénonciations calomnieuses, j'ai été brutalement arraché des bras de mon épouse et de mon fils. Je fus d'abord enfermé au château de Sury, puis transféré au donjon de Leignec où, depuis deux mois je gémiss dans les fers. Hier, le gouverneur, mon geôlier, m'a notifié un ordre du roi Louis XII, m'envoyant au château d'Usson pour y subir ma destinée, c'est-à-dire, y être décapité. Il m'est accordé jusqu'au 15 janvier pour me préparer à la mort. J'ignore s'il plaira à la

Divine Providence que je puisse trouver l'occasion de vous faire parvenir ces mots. Je meurs innocent, pardonnant à mes ennemis. Je vous confie, mon noble et cher ami, le soin d'annoncer cette triste nouvelle à mon épouse bien-aimée. Dites-lui que ma dernière pensée sera pour elle et mon fils. Adieu, je vous prie de croire que je saurai mourir en soldat, et vous envoie mon dernier souvenir, en priant Dieu de vous avoir en sa sainte garde. »

De B...

— Le 15 janvier, s'écria Pierre d'Urfé, et déjà, le 6 est écoulé ! Il ne faut pas, Messieurs, laisser périr ainsi cet ami si cher à nos cœurs, et s'accomplir cette injustice. Il est trop tard pour aller plaider auprès de notre sire, cette juste cause. Délivrons d'abord notre infortuné prisonnier, nous aviserons ensuite.

Il fut décidé, séance tenante, que quatre d'entre eux partiraient sous un déguisement, pour sonder le terrain et préparer les voies, tandis que Pierre d'Urfé réunirait à la hâte quelques troupes pour arracher la noble victime au bourreau.



Le château d'Usson, mentionné dans les actes du douzième siècle, présentait la forme d'un quadrilatère régulier. Bâti sur une petite colline qui dévalait en pente douce jusqu'à l'humble ruisseau murmurant au fond de l'étroite vallée il était entouré d'une haute et forte muraille dont les angles étaient occupés par une tour crénelée. C'était là, la première enceinte, dans laquelle on voyait à l'ouest, les communs et les écuries, et à l'est, une humble chapelle. On y pénétrait par une porte fortifiée placée au midi. Cette porte faisait face à une autre porte surmontée d'une tour à mâchicoulis, encore debout de nos jours, et donnant accès au donjon et aux appartements, c'est-à-dire, à la deuxième enceinte.

La position était forte, la vue ravissante. Au midi, les dernières ramifications des Cévennes. Au levant les forêts de Mons, au couchant les monts d'Auvergne. Au nord, à quelques portées d'arbalète, l'horizon était borné par le sommet de la colline.

C'est dans la tour dominant la deuxième porte qu'était enfermé le noble prisonnier. Encore quelques jours, pensait-il,



et sa triste destinée s'accomplirait. Il allait mourir seul et abandonné et sans revoir les siens, dans ce castel perdu au milieu des montagnes ! Le pâtre, à qui il s'était confié avait-il pu, ou voulu remplir la mission dont il l'avait chargé ? Qu'auraient pu d'ailleurs ses amis, contre les ordres du roi et ces remparts défendus par une nombreuse garnison ? Il était donc bien condamné, et, quoi qu'il fut fort et courageux, le souvenir de sa tendre épouse et de son jeune enfant,

faisait perler à ses yeux, une larme de regret. Machinalement, ses regards scrutaient l'horizon pour y découvrir un secours, que malgré lui, il espérait contre toute espérance !

Le matin du jour fatal avait lui. L'échafaud était dressé au centre de la vaste cour, et de sa fenêtre, le captif pouvait contempler son calvaire. Après avoir communiqué et prié pour les siens et ses ennemis, il attendait dans le calme et la résignation l'heure suprême.

Une étrange nouvelle vint semer l'émoi parmi les habitants du château et de l'humble bourgade. Le bourreau avait disparu. Sa femme éplorée vint raconter que pendant la nuit, quatre hommes armés et masqués, avaient fait irruption dans leur humble logis, ancien moulin délabré situé au fond d'une gorge sauvage et lugubre. Ce moulin, qui depuis, a porté le nom de moulin du bourreau, servait d'asile à cet homme haï de ses semblables et mis au ban de la société. On ne le voyait que

lorsqu'il était mandé pour exercer ses tristes fonctions, et les occasions étaient nombreuses, à cette époque barbare, où le vilain et le manant, étaient non seulement taillables et corvéables, mais encore torturables à merci, souvent pour des peccadilles sans importance.

L'exécution fut donc ajournée au lendemain, le temps d'envoyer chercher le bourreau voisin.

Le prisonnier crut voir dans cet enlèvement, la main de ses amis. L'espérance était bien faible à la vérité, mais quel est l'homme qui perde complètement espoir ?

La journée, cependant, s'écoula sans amener d'incident, et lorsque le lendemain le soleil se levant derrière les bois de Mons, caressa de ses pâles rayons la fenêtre du pauvre condamné, deux soldats vinrent le chercher pour le mener au supplice. Le bourreau de Chauffour avait accepté de remplacer son confrère disparu.

La cour, dont la porte était restée ouverte à tout venant dans cette occasion, était remplie de curieux, friands d'un spectacle si rare. Il en était venu de tous les hameaux et de toutes les localités environnantes, de l'Ermet, d'Epinasse, de Salette, de Mons, de la Breurre, de Saillant, de Pontempeyrat. La Valette, La Garde, Le Vernet, Boulaine, Danirc et d'autres hameaux encore avaient fourni leur contingent. Marmitons, maritornes et laquais du château, artisans et boutiquiers de la bourgade, pâtres, laboureurs et bûcherons couverts de futaine, de serge, de vergosson, de bourras ou de peaux de moutons, toute la cohue des vilains, manants et mainmortables, tous, jeunes et vieux, attendaient anxieusement cet homme qui allait mourir !

Lorsque le prisonnier parut, entouré de soldats, calme, courageux, la tête haute et la démarche virile, un courant de sympathie parcourut cette foule : Oh ! beau seigneur ! beau seigneur ! gémissaient les femmes. Beau seigneur ! répétaient les hommes, et l'impression fut si profonde que de nos jours cette locution qui a donné naissance au mot « beauseigne » est encore employée dans ces montagnes pour exprimer la commisération profonde !

De rouge habillé, appuyé sur sa hache luisante, immobile, le bourreau attendait. Quelques pas séparaient la victime du billot fatal, lorsque, tout à coup, une immense clameur emplit



les airs et une troupe nombreuse d'hommes armés fit irruption dans la cour. En un clin d'œil, comme une bande de moineaux effarouchés, les curieux se dispersèrent et disparurent. On en vint aux mains et la mêlée fut terrible. Le sang coula de part et d'autre, et nombreux furent les soldats des deux camps qui tombèrent pour ne plus se relever. Enfin, Pierre d'Urfé, après un combat opiniâtre, se trouva maître de la place, qui se rendit à discrétion.

Revenant alors vers le prisonnier qu'avaient protégé et entouré ses amis, il le serra dans ses bras avec effusion.

Celui-ci, au comble du bonheur et pâle d'émotion, ne put qu'articuler ces paroles :

— Merci, noble et dévoué ami, je vous dois la vie, et les mots ne sauraient exprimer ce que je ressens. Mais Dieu-lit dans mon cœur toute ma reconnaissance !

— Venez, mon ami, lui dit Pierre d'Urfé. On dit qu'un bonheur ne vient jamais seul.

Le conduisant alors auprès d'une litière que protégeait une troupe fidèle, il souleva le rideau, et aussitôt de B..., aperçut, ô bonheur ! sa femme et son enfant qui se jetèrent dans ses bras en fondant en larmes.



Comme un jeune lion qui a senti pousser ses griffes et ses dents, le peuple français secoua, un jour, sa crinière, et, d'un magnifique élan, se débarrassa de l'ennemi qui, depuis si longtemps, lui faisait sentir son étroite. Ce fut 89.

Mais, lorsqu'il vit cet ennemi dans la poussière, tant de siècles d'humiliations et de souffrances, lui firent oublier tout sentiment de générosité. Il se rua sur son adversaire, le mit en pièces, et se baigna dans son sang. Ce fut 93.

En 89, nul ne soupçonnait l'effroyable cataclysme qui allait bouleverser la France et la couvrir de sang et de ruines. Cependant ceux qui avaient espéré un avenir de liberté et de fraternité, ne tardèrent pas à perdre une à une leurs illusions, tant les événements se précipitèrent.

La région Montbrisonnaise n'échappa pas à la tourmente, et le farouche Javogues, qui régnait à Feurs, répandait partout la crainte et la terreur. A côté de sublimes dévouements l'on vit surgir les plus odieuses délations, et en consultant la liste des dénonciateurs, et des victimes, l'esprit reste confondu devant l'abîme des turpitudes, où peuvent jeter un peuple, les plus basses passions.

A cette époque, vivait non loin de Montbrison la famille Delhormier, composée du père, de la mère et d'une adorable fillette de huit ans. Elle avait quelques prétentions à la particule et, la maison qu'elle habitait, moitié ferme, moitié château témoignait d'une certaine aisance. M. et Mme Delhormier avaient su gagner l'estime de tous. Jamais en vain un malheureux n'avait frappé à leur porte, ou fait appel à leur générosité.

Malgré l'exemple de beaucoup de leurs amis, ils n'avaient pas voulu fuir devant l'orage, se croyant suffisamment protégés par leur nom sans tache, et le bien qu'ils n'avaient jamais cessé de faire. Hélas ! Dans leur naïve confiance, ils ignoraient que cela seul devait les signaler à la méchanceté et à la haine des hommes sanguinaires !

Il arriva que le comité révolutionnaire reçut une dénonciation, signée par un de leurs obligés sans doute, signalant M. Delhormier comme « partisan des princes, et de connivence avec les amis de la superstition, des aristocrates et de l'odieux fanatisme, prêt à livrer la France à ces monstres dévastateurs ». C'est avec ce style ampoulé et bête, qu'on envoyait les gens à l'échafaud.

Un jour des soldats avinés, porteurs d'un ordre d'arrestation, envahirent la paisible demeure, et emmenèrent prisonnier M. Delhormier, malgré les supplications et les pleurs de sa femme et de son enfant. Il fut incarcéré à Feurs, siège du Tribunal révolutionnaire.

Après quelques heures consacrées à sa douleur, Mme Delhormier comprit qu'il fallait agir et non verser des larmes inutiles, et comme elle avait l'âme fortement trempée, elle se mit résolument en mesure de venir en aide à son mari.

A Feurs, où elle essaya vainement de voir le cher prisonnier, elle apprit qu'il devait être jugé dans la huitaine. A cette époque les choses ne traînaient pas en longueur.

Le Tribunal révolutionnaire était composé d'un président et de deux assesseurs. Ces juges étaient pris parmi les neuf membres nommés par le terrible Javogues, et siégeaient à tour de rôle. Mme Delhormier put se procurer les noms des juges devant

lesquels devait comparaître son mari, et résolu, malgré l'aversion qu'elle ressentait, d'aller implorer la clémence du président.

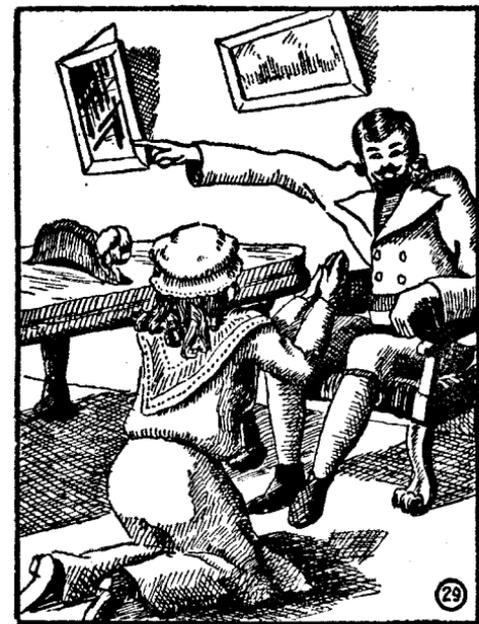
Celui-ci se nommait Scevola. Il avait bien un autre nom, mais suivant la coutume de l'époque, il s'était affublé d'un nom romain, et « Scevola » avait prévalu et fait oublier, ou à peu près, le nom véritable, porté par une famille honorable.

Le citoyen Scevola, pour se reposer sans doute de sa lugubre besogne, se trouvait en ce moment dans une petite propriété qu'il possédait à Usson-en-Forez, sa résidence, avant la révolution. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage dur, riche, veuf et n'ayant qu'un fils âgé de quatorze ans. Il avait embrassé avec ardeur les idées nouvelles, et son zèle et sa popularité l'avaient désigné à Javogues pour le triste honneur de juger ses concitoyens.

Mme Delhormier, malgré les difficultés d'un pareil voyage, n'écoutant que son courage et son dévouement, prit la route de

la montagne, conduite par un homme sûr. Ce ne fut pas sans une poignante émotion que, du haut de la colline qui domine Usson, elle put contempler la demeure de celui qu'elle venait implorer. Cette demeure, située, amère ironie, tout près d'une chapelle dédiée à Saint-Joseph, pouvait passer alors pour confortable.

Introduite auprès du citoyen Scevola, Mme Delhormier lui exposa l'objet de sa visite, et se jetant à genoux, elle lui



démontra l'innocence de son mari, lui racontant sa vie toute de

bien et d'honnêteté. Elle le supplia en pleurant, au nom de son enfant qui allait devenir orpheline, au nom de son fils à lui, au nom de sa mère. Elle employa tous les termes que lui suggérèrent et son amour, et son cœur. Mais elle eût plutôt attendri un tigre ! A la fin, voyant que ni ses prières ni ses larmes ne pouvaient émouvoir cet homme au cœur d'airain, elle quitta chancelante cette maison maudite, où elle était entrée avec espoir.

Huit jours plus tard, M. Delhormier parut devant ses juges et, après un simulacre de débats, fut condamné à mort. Le lendemain sa femme était veuve, et sa fille orpheline ! La terrible guillotine dont Javogues était le pourvoyeur avait accompli son œuvre de mort.

Il y avait douze ans que s'étaient accomplis les tristes événements que nous avons racontés. Mme Delhormier habitait toujours le petit castel où elle avait passé tant d'heures joyeuses. Maintenant, le temps et le chagrin avaient altéré sa santé, flétri sa beauté et blanchi ses cheveux. Sa douleur résignée et ses vêtements de deuil, témoignaient qu'elle ne pouvait se consoler de la mort de son mari.

Sa fille qui avait vingt ans, était dans tout l'éclat de la jeunesse. Elle brillait non seulement par sa beauté, mais encore par les plus belles qualités du cœur et de l'esprit. Douée de talents remarquables, et peu semblable en cela à ces personnes vaniteuses et nulles qui passent leur temps à se glorifier, elle avait le mérite rare entre tous, de savoir s'oublier elle-même.

Mmes Delhormier ne sortaient guère, si ce n'était pour visiter quelques amis peu nombreux que la tourmente révolutionnaire avait épargnés. C'est chez un de ces vieux amis qu'elles avaient quelquefois rencontré un jeune avocat charmant, aimable causeur, et cavalier accompli. Son large front indiquait l'homme de talent et le penseur. Mlle Delhormier ne voyait pas d'un œil indifférent ce jeune homme si bien doué, et lui-même avait été séduit dès la première heure par le charme juvénile de cette jeune fille si belle. M. Sirejean, c'était son nom, s'armant un jour de courage, se décida à demander la main de Mlle

Delhormier. Mme Delhormier n'ayant recueilli sur le compte du jeune homme que de bons renseignements, et les deux fortunes étant assorties, lui confia le bonheur de son enfant qu'elle adorait.

Le mariage se fit sans pompe et dans la plus stricte intimité. Il n'y avait guère sujet de se livrer à la joie après les jours néfastes que l'on venait de traverser, et trop de cruels souvenirs pesaient encore sur tous les esprits !

Le père de M. Sirejean, cloué sur son lit par les rhumatismes, ne quittait plus sa petite propriété de famille qu'il possédait à Usson-en-Forez, et passait dans le calme et le repos des champs les quelques jours qui lui restaient à vivre. Il avait instamment prié son fils de lui amener sa jeune épouse, et celui-ci qui aimait beaucoup son père déféra avec empressement à son désir. Mme Delhormier, malgré sa santé délicate, se décida à les accompagner, ne pouvant se résigner à quitter ses enfants.

Ce ne fut pas sans une vive émotion qu'elle accomplit ce voyage qui lui rappelait de si tristes souvenirs, et faisait saigner son cœur inconsolé. Elle se voyait suppliante aux pieds du farouche Scevola ! Aussi, essayait-elle souvent une furtive larme. Maintenant, elle avait pour consolation le bonheur de ses enfants, malgré un indéfinissable malaise qui lui poignait le cœur.

Enfin, l'on aperçut bientôt les hautes tours et les murailles du vieux château. Mme Delhormier baissa la tête pour ne point voir en passant la fatale maison, qu'elle reconnaissait sans peine. M. Sirejean, devait habiter sans doute, à l'autre extrémité du bourg. Mais quoi ! Pourquoi s'arrêtait-on déjà ? La porte de la sinistre habitation venait de s'ouvrir ! Oh ! l'on se trompait assurément ! Mais non, ses enfants étaient déjà descendus ! Oh ! Quel affreux soupçon ! Elle se rappelait maintenant, que ce nom de Scevola n'était qu'un surnom. L'autre, le vrai, elle ne s'en était pas inquiétée. Oh non ! Dieu n'aurait pas permis cela. La fille de la victime mariée au fils du bourreau ! Non, elle se trompait. L'homme sanguinaire, le farouche jacobin avait disparu ! Un autre propriétaire habitait cette maison ! Oui, cela devait être ainsi. Anxieuse, pâle, défaillante, elle pénétra enfin

dans la pièce où étaient déjà les enfants, et, où l'attendait M. Sirejean.

Lorsqu'après quelques secondes d'hésitation, elle se décida à lever les yeux, ô fatalité, elle reconnut en M. Sirejean, ce Scevola cruel aux pieds duquel elle s'était vainement traînée en suppliante ! Elle revit comme dans un éclair, la tête de son mari adoré, roulant sanglante sur l'échafaud, la monstrueuse alliance de son enfant, et tout à coup brisée par l'émotion, elle s'éroula



morte aux pieds du meurtrier de son mari, sous les yeux de ses enfants consternés.

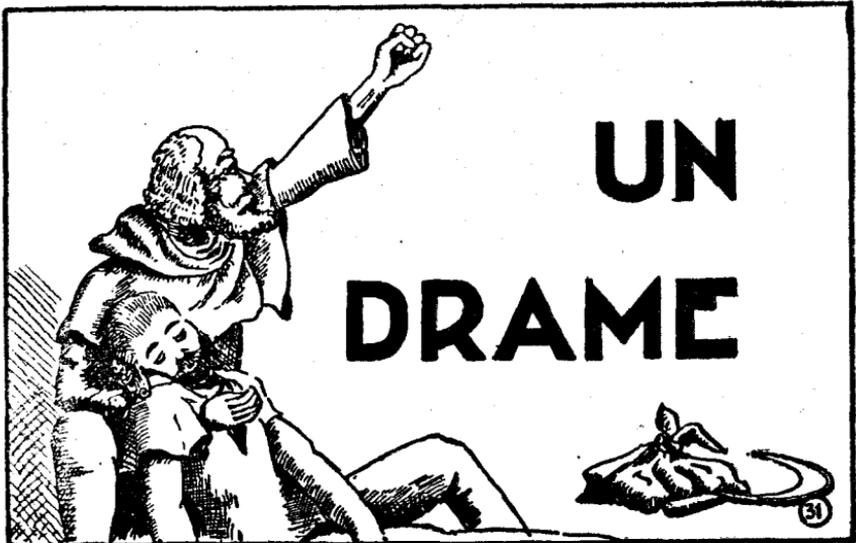
M. Sirejean lui aussi avait reconnu sa visiteuse de jadis. Comme elle, il comprit la fa-

tales méprise, mais ce nom de Delhormier ne lui avait inspiré aucun soupçon. Il l'avait oublié, comme tant d'autres !

Devant cette mort si soudaine, il fut pris d'un tremblement de terreur, et pour la première fois de sa vie, peut-être cet homme pleura !

Il mourut peu de jours après, hanté de visions terribles et sanglantes.

C'est ainsi que ces deux personnes qui s'étaient connues dans des heures si tragiques, emportèrent en mourant, un secret qui eût fait le malheur de leurs enfants.



Rien de plus pittoresque, pendant les mois d'été que les plateaux, qui de la plaine du Forez, s'élèvent par étages successifs, jusqu'aux Cévennes.

Avant les chemins de fer, ces contrées étaient aussi inconnues des touristes, que les montagnes Rocheuses, les pics du Thibet, ou les pampas du Mexique.

Seuls, les enfants du pays, et, quelques rares initiés, venaient chercher dans ces lieux solitaires, l'air pur, le repos et la sereine tranquillité, d'une nature encore inviolée.

Depuis la construction des voies ferrées, il n'en est plus ainsi, et le charme et la poésie de ces sites enchanteurs, auront bientôt disparu devant l'invasion du progrès niveleur.

A l'époque où se passe le petit récit qui va suivre, les campagnes du Velay qui confinaient au Forez, ne connaissaient ni routes, ni diligences. Quelques petits chemins, abrupts et mal entretenus, livraient passage aux campagnards, et à leurs rustiques chariots aux essieux de bois, attelés de vaches étiques.

Aucune transaction, aucun commerce. Le paysan, attaché à la glèbe, vivait et mourait dans son horizon borné. Pendant toute une existence, il peinait et suait, harassé de fatigue du matin au soir, vivant chichement de laitage, de pain noir et de quelques légumes, heureux encore, quand après avoir payé les dîmes écrasantes, imposées par le Seigneur, maître tout puissant, il pouvait mettre de côté, assez de provisions pour passer sans trop pâtir, les longs mois d'un rigoureux hiver. Mais, habitué à souffrir, il ne faisait entendre aucune plainte, parce que cela avait toujours été, et qu'il en serait toujours ainsi, croyait-il.

Le mois de juillet amenait quelque animation dans ces paisibles contrées. C'était l'époque de la coupe du seigle, et de nombreux hommes valides et vaillants, après avoir rentré leur petite récolte, parcouraient le pays, un « volant » attaché dans le dos, louant leurs bras de travailleurs endurcis, pour le rude labeur des moissons, afin de gagner quelques sols et deniers, toujours les bienvenus.

Dans un petit hameau de la seigneurie de Saint-Pal, connu sous le nom d'Epinassoles, délicieusement situé au milieu du petit plateau que dominant au couchant Joanzec et Fraisse-la-Côte, un homme d'âge mûr, était assis sur le seuil de son humble demeure.

Ses pensées étaient loin d'être gaies, car il baissait lamentablement la tête, sans prêter attention au travail de son jeune fils, beau jeune homme de vingt ans, qui, assis sur un banc, frappait à grands coups de marteau sur le coupant des faucilles, posées à plat sur un bloc de fer, pour les redresser et les aiguiser.

Ce brave paysan, que nous nommerons Xavier, était veuf depuis plusieurs années déjà. Il avait deux fils, qu'il aimait de toute son âme. Un jour, jour de malheur, l'aîné avait succombé à la tentation de prendre au lacet un lièvre, afin d'améliorer leur maigre ordinaire le jour de la fête votive du 15 août. Surpris par les gardes du seigneur, il avait, malgré son jeune âge, et le peu d'importance du délit, été condamné aux galères.

Ah! l'on ne badinait pas, à cette époque d'absolutisme,

avec les droits seigneuriaux ! Assommer à moitié son semblable, passe encore ; mais, dérober un lièvre ou une perdrix, était un cas pendable !

Et le pauvre Xavier, regardant tristement le soleil, se coucher derrière les bois de Fraisse et de Joanzec, songeait que là-bas, bien loin sur la mer bleue et perfide, son enfant, l'enfant de sa chair, enchaîné et meurtri, menait une existence misérable, et que jamais, il ne le reverrait. Cette pensée, pleine de sombre désespérance, étreignait son cerveau, et faisait couler ses larmes.

*
**

Le temps a fait son œuvre. La Révolution a passé, balayant de son souffle d'ouragan, seigneurs et châteaux, coupant les têtes, et détruisant de fond en comble, l'édifice vermoulu d'un régime désuet.

Quelques pans de murs, quelques tours, quelques débris, plus ou moins bien conservés, racontent seuls aux générations nouvelles, les splendeurs d'un passé à jamais disparu, et la mémoire des campagnards ignore maintenant jusqu'au nom des puissants qui opprimèrent leurs ancêtres.

Aujourd'hui, le bourg de Saint-Pal, s'étale orgueilleusement au sommet de la colline qui domine les vertes prairies et les bois environnants. Des Stéphanoises, des Lyonnaises et voire même des Parisiennes, en compagnie de leurs familles, promènent joyeusement dans les bois de Bost-Buisson et de Cachara leurs toilettes claires et de bon goût, heureuses de respirer l'air pur et balsamique.

En 1705, il n'en était pas ainsi. Le château, de sa masse imposante, écrasait toute la région, et autour de lui, peureuses et bien humbles, se pressaient quelques habitations, à peine plus confortables, que les taupinières, qui servaient de refuge aux vilains et manants des campagnes.

*
**

Le jour de la « loue » est arrivé. Dès l'aube, sur la place de Saint-Pal, avoisinant l'église et le château, de nombreux moissonneurs, sont réunis bruyants et tapageurs, attendant les « Ganets », qui doivent les embaucher pour la moisson. Et la chose ne va pas sans peine et sans bruit, les uns cherchant à obtenir de meilleures conditions, et les autres ne voulant rien rabattre de leurs prétentions. D'où des discussions interminables.

De temps en temps, comme à un mot d'ordre, retentissait, d'un bout de la place à l'autre, cette clameur bien connue encore de nos jours : « Latsa pas ! Latsa pas ! » ; c'est-à-dire : « ne baissez pas les prix, soyez fermes », puis les marchandages reprenaient de plus belle.

Xavier et son fils, se tenaient tristement, près d'une borne, en face du château, attendant platoniquement, une offre qui ne tarderait pas, car ils étaient connus comme de robustes travailleurs.

Bientôt, apparurent deux gardes qui intimèrent aux paysans l'ordre d'être moins bruyants, afin de ne pas troubler le sommeil du seigneur. Mais, autant arrêter le vent, que les clameurs des foules « Latsa pas ! Latsa pas ! » crièrent de plus belle les moissonneurs.



Une seconde admonestation n'obtint pas plus de succès, et le bruit continuait semblable à celui des galets, que la mer en courroux, lance contre les rochers du rivage. Tout à coup, à une fenêtre ouvrant sur un balcon peu élevé, parut le seigneur lui-même, armé d'un mousquet. « Tas de manants et de rustres,

cria-t-il furieux, je vous apprendrai à vous taire ! » Et, comme Charles IX, tirant sur les Huguenots des fenêtres du Louvre, il déchargea sur la foule son arquebuse.

Le fils de Xavier s'affaissa soudain, pauvre victime innocente, qui par une fatalité terrible, paya de sa vie, les clameurs de ses compagnons.

Le pauvre père se précipita pour recevoir son enfant, mais voyant que la mort avait déjà fait son œuvre : « Il te les faut donc tous, rugit-il, en tendant le poing. » Puis, il déposa sur le front de son fils un dernier baiser, et s'élançant la tête en feu, il escalada le balcon, malgré l'opposition des serviteurs, bientôt suivi par une foule en délire.



Dans un réduit du somptueux appartement, ils découvrirent le maître, tremblant de frayeur, pâle et hagard.

Plus prompt que l'éclair, Xavier, d'un formidable coup de son « volant », fit sauter au loin la tête du seigneur assassin.

Et, pendant que le sang ruisselait, éclaboussant les tentures et les assistants, Xavier sortit comme un fou, s'enfuit dans les gorges de Cachara en hurlant sa douleur, et jamais plus on ne le revit.



Il est un point sur terre qui est pour moi le centre du monde, comme l'étoile Polaire est le centre du firmament. C'est le clocher de mon village.

A ses pieds, se blottit timidement la petite église dont tant de générations ont usé les dalles. Lorsque le soleil montre son disque éblouissant derrière les grands bois qui couronnent la colline voisine, l'ombre du clocher vient caresser amicalement ma vieille maison, et ces trois êtres bien cassés par les ans, semblent causer dans un langage que les jeunes ont désappris, et épancher entre eux, ce grand secret de mélancolie, qu'aiment à se redire les vieux arbres et les vieilles choses. Leur radotage est cher à mon cœur, car ils parlent de tout ce qui n'est plus, de tout ce que j'ai chéri, de tout ce qui chaque jour s'enfonce de plus en plus dans les ténèbres du passé et ne reviendra jamais. Voilà pourquoi j'aime tant le clocher de ma vieille église.

Je l'aime encore, pour tous les souvenirs qu'il me rappelle. Il a accueilli chacun de nous avec des chants d'allégresse, lors de notre entrée en ce bas monde. Il a carillonné ses plus beaux

airs, pour les communions et les mariages. Lorsque quelqu'un quittait la vieille maison pour ne plus y rentrer, sa voix se faisait triste pour l'accompagner à sa dernière demeure et caressante pour adoucir la douleur des survivants. On se sentait un peu moins découragé, en contemplant sa silhouette branlante, car il apparaissait semblable à l'aïeul compatissant, dont le cœur est rempli de mansuétude.

Il parle du passé aux générations nouvelles. Il fut bâti par la main des ancêtres, et il semble qu'un peu de leur âme, de leurs sentiments et de leur affection voltige encore autour de ses pierres moussues. Chacune d'elles est un acte de foi, et chacun de ses tintements une prière.

Lorsque les hasards de la vie, ramènent nos pas au pays natal, le bon vieux clocher est le premier objet qui frappe notre vue. Le cœur se sent étreint d'une douce émotion, et son aspect éveille dans notre âme une foule de souvenirs attendris, qui se pressent et surgissent, avec force, humectant nos paupières. Lorsque, au contraire, nous nous éloignons de ces lieux bénits, nous faisons halte un instant au détour du chemin, pour graver une dernière fois dans nos yeux la chère vision, et le vent qui pleure et caresse notre visage, nous apporte encore de sa part un dernier adieu.

Comme un père au cœur tendre, il nous prodigue à ce moment-là, mainte recommandation, et, s'il nous parle alors avec tant d'insistance, d'autrefois et de ceux que nous avons chéris, c'est aussi pour nous engager à marcher sur leurs traces et à ne pas démeriter.

Lorsque je songe à mon clocher, je ne peux m'empêcher d'évoquer la figure calme et sereine du vieux sonneur aveugle que nous aimions tous, et qui nous faisait sauter sur ses genoux en nous racontant de si belles histoires. C'était un homme résigné, simple et bon. Il portait à ses cloches une affection sincère, et lorsque l'âge eut engourdi ses membres et affaibli ses forces, il se plaisait sur le seuil de son modeste logis, à écouter avec ravissement la voix de ses préférées. Il avait aussi pour elles

les inquiétudes d'une mère pour ses enfants. « Petit, me disait-il, parfois, elles ne tintent pas clairement aujourd'hui. »

Je tâchais de le tranquilliser, et il souriait réconforté.

Elles sont toujours debout, sonores et vibrantes ses chères amies, mais depuis de longues années déjà, le digne vieillard est allé dans le paradis du Bon Dieu contempler la lumière pure et radieuse dont il fut privé si longtemps. Ce jour-là elles sonnèrent bien tristement et bien lugubrement, et je suis persuadé qu'elles versèrent des pleurs abondants, les cloches du clocher de ma vieille église !

J'ai vu de superbes basiliques, d'imposantes cathédrales, de riches églises, où l'or et les matières précieuses se mariaient harmonieusement aux décorations artistiques. J'ai admiré des clochers majestueux, véritables bijoux de pierre ajourée, mais quelque magnifiques que soient ces monuments, quelque grandiose que soit leur architecture, je n'ai pas ressenti la suave émotion qui fait perler une larme au bord de la paupière, et je n'ai rien trouvé de plus beau que mon clocher et ma vieille église.

Quelle que soit la contrée où nous ait fixés notre destinée, que notre situation soit élevée ou modeste, que la fortune nous ait souri ou se soit montrée impitoyable, il arrive pour tous des heures de découragement, d'angoisse, d'abattement, de tentation et parfois, de sombres résolutions. C'est alors, que se fait sentir le besoin d'une voix amie, qui calme les douleurs et pansé les blessures. Que de gens ont été sauvés du désespoir par un souvenir de jeunesse, une gracieuse évocation, par la vue d'un objet qui leur rappelait la petite Patrie !

Qu'il en soit ainsi, pour nous tous, aux heures tristes. Descendons en nous-mêmes, scrutons notre mémoire, remontons le cours du passé et prêtons l'oreille à ce tintement lointain que nous avons oublié peut-être, et qui n'est autre que la voix du Clocher de notre vieille Eglise...

